

## Diplôme national de Master

Domaine – Sciences Humaines et Sociales

Mention – Histoire, Histoire de l'Art et Archéologie

Spécialité – Cultures de l'Écrit et de l'Image

**Kateri Tekakwitha,**

## **La mémoire d'une sainte amérindienne**

**Caroline Jurado**

Sous la direction de Philippe Martin  
Professeur des Universités – Université Lumière Lyon II



## ***Remerciements***

*Je tiens à remercier en premier lieu Monsieur Martin qui a dirigé mes recherches durant cette année,*

*Mais également Monsieur Ronald Boyer, Diacre de l'église Saint François-Xavier à Kahnawake (Qc, Canada), pour les informations données et la longue discussion que nous avons eue sur Kateri Tekakwitha,*

*Le Centre Kateri (Kahnawake), où j'ai pu acquérir nombre d'ouvrages,  
Marion B. et Morgane P. pour leur soutien et ces longues heures en bibliothèque passées ensemble,*

*Ma famille pour son aide.*

*Niawenkowa sewakwekon.*

*Avec une pensée particulière pour mon grand-père, qui m'offrit, il ya plusieurs années déjà, mon premier livre sur Kateri Tekakwitha.*

**Résumé :** *Comment et pourquoi les hommes s’emparent-ils de personnages pour les faire entrer dans l’histoire ? Comment la mémoire forge l’identité d’un personnage pour en faire un symbole ? Des réponses sont apportées à ces questions à travers l’étude de l’instrumentalisation, par les jésuites, du personnage de Kateri Tekakwitha, sainte amérindienne, du 17<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup> siècle.*

**Descripteurs :** *Kateri Tekakwitha, sainte amérindienne, histoire de la mémoire, instrumentalisation de la mémoire, histoire amérindienne en Nouvelle France, Kahnawake, Relations des jésuites en Nouvelle France*

**Abstract :** *How and why men seize characters to let them in History ? How the Memory forges the idendity of a character to make a symbol of it ? Answers are brought to these questions through the study of the instrumentalization of the character of Kateri Tekakwitha, Indian native saint, by the jesuits, from seventeenth until nineteenth century.*

**Keywords :** *Kateri Tekakwitha, History of the memory, Native Saint in New France, Jesuit Relations*

### **Droits d’auteurs**



Cette création est mise à disposition selon le Contrat : « **Paternité-Pas d'Utilisation Commerciale-Pas de Modification 2.0 France** » disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/deed.fr> ou par courrier postal à Creative Commons, 171 Second Street, Suite 300, San Francisco, California 94105, USA.

# Sommaire

SIGLES ET ABREVIATIONS .....	7
INTRODUCTION.....	9
<b>PARTIE I : QUI EST KATERI TEKAKWHITA .....</b>	<b>13</b>
<b>1) Le contexte en Amérique du Nord-est autour de Kateri Tekakwitha .....</b>	<b>13</b>
1. Explication du matriarcat à travers la cosmogonie Mohawk.....	13
2. Un lien entre les mythes chrétiens et iroquois .....	16
3. Le passé commun des Mohawks et des jésuites, entre conflit et entente, entre idéal et traumatisme .....	22
<b>2) La vie de Kateri Tekakwitha .....</b>	<b>28</b>
1. Une biographie objective ?.....	28
2. Les distorsions de l'hagiographie .....	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<b>3) La mémoire .....</b>	<b>42</b>
1. La mort, les miracles et les biographes .....	42
2. La notion d'identité .....	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
3. Le processus de canonisation.....	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
4. Kateri à travers le temps, une première bibliographie .....	58
<b>PARTIE II : LES PUBLICATIONS, DU 17<sup>E</sup> AU 19<sup>E</sup> SIECLE AUTOUR DE KATERI TEKAKWITHA .....</b>	<b>ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.</b>
<b>1) Les écrits du 17<sup>ème</sup> siècle .....</b>	<b>61</b>
1. Les relations des jésuites .....	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
2. Les premières hagiographies et la première image.....	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
3. Une série de miracles .....	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<b>2) Le 18<sup>e</sup> siècle.....</b>	<b>70</b>
1. Les lettres édifiantes et curieuses.....	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
2. La India Iroquesa.....	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<b>3) La transmission de la mémoire, le 19<sup>e</sup> siècle de Kateri.....</b>	<b>13</b>
1. Les rééditions.....	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
2. Les nouvelles publications .....	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
CONCLUSION .....	79
SOURCES.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
BIBLIOGRAPHIE.....	85
GLOSSAIRE.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.



## *Sigles et abréviations*

LEC : *Lettres édifiantes et curieuses* écrites des missions étrangères

Pos. : *Positio* of the Historical section of the Sacred Congregation of Rites on the Introduction of the Cause for Beatification and Canonization and on the virtues of the Servant of God, Katharine Tekakwitha, the Lily of the Mohawk, New York, Fordham University Press, 1940

RJ : *Relations des jésuites*, THWAITES, R.G. The Jesuit Relations and Allied Documents. Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France (1610-1791), (73 volumes) Cleveland, The Burrows Bros Co, 1896-1901. Réimprimé en fac-similé en 36 volumes. New York, Pageant Books, 1959. Et disponible en ligne: <[http://puffin.creighton.edu/jesuit/relations/relations\\_63.html](http://puffin.creighton.edu/jesuit/relations/relations_63.html)>



# INTRODUCTION

---

La mémoire est une notion étroitement liée à l'histoire. Elle est la substance que l'on retient volontairement dans le courant du temps. La mémoire se rattache à des faits, à des dates, des époques, des personnes, assimilés profondément à un essentiel à retenir.

On retient ainsi les dates d'une guerre décisive dans l'histoire d'un état ou d'une nation, ou encore, d'un objet bousculant la technologie d'une époque. Semblables à des échelons importants du passé, ces faits sont choisis conjointement aux situations contemporaines. Ce qui est retenu est subjectif, représentatif tel un marqueur culturel, mais surtout, élaboré par l'homme et alimenté au fil du temps.

Comment certains personnages de l'histoire parviennent-ils à rester dans les mémoires, à traverser le temps, et ainsi, plus que d'autres, à faire partie de la mémoire collective ? Quels sont les critères, quel est le processus, qui inscrivent dans la mémoire un être humain, dépassant la stricte vérité, jusqu'à devenir un symbole identitaire ?

Vercingétorix est ainsi considéré comme la grande figure victorieuse de la France originelle. Son personnage est un symbole patriotique par excellence, usité surtout dans le discours politique et culturel français. Car il s'agit bien finalement d'un personnage, une figure héroïque construite par l'homme au fil du temps, bien que basée sur des faits historiques, connus par des documents de l'antiquité, littéraires et archéologiques. Que connaît-on de la réalité de cet homme, qui était-il véritablement ?<sup>1</sup>

Ces questions peuvent également se poser pour la figure de Jeanne d'Arc. « Malgré 20 000 statues publiques, (...) les innombrables représentations, (...) les 800 biographies parues entre 1790 et 1990, une quarantaine de films, des centaines de pièces de théâtre ou de tragédies »<sup>2</sup>, la véritable Jeanne d'Arc nous reste inconnue.

---

<sup>1</sup> Christian Goudineau retrace la constitution de son mythe dans son étude : *Le dossier Vercingétorix*, Arles, Actes Sud, Babel, 2009

<sup>2</sup> Philippe Martin(dir.), «Jeanne d'Arc, les métamorphoses d'une héroïne », Nancy, éditions Place Stanislas, 2009, quatrième de couverture

« Elle est un personnage de chair devenu une icône, une femme faite une sainte, une guerrière restée une bergère, un chef de guerre n'ayant jamais fait couler elle-même le sang. »<sup>3</sup>, c'est cette image qui est entretenue et qui demeure « alors même que les circonstances historiques s'effacent dans les brumes du passé »<sup>4</sup> peu à peu.

« Le héros est en effet le déserteur de l'histoire et l'amant de la mémoire. »<sup>5</sup>

Kateri<sup>6</sup> Tekakwitha, jeune amérindienne Mohawk, est également de ces êtres. Différents acteurs à travers le temps se sont emparés de son histoire afin de nous la faire parvenir, à travers un certain regard, et un but précis. Les acteurs se sont succédés, ont changé de nationalité, de pays, de langue, et de sexe ; et l'image de Kateri Tekakwitha, tout en gardant une base commune, a évolué peu à peu au profit de plusieurs communautés dont elle allait devenir le symbole.

Les sources sur la jeune Iroquoise sont restreintes, tant par leur nombre au sens strict, qu'au niveau de leur secteur culturel. Elles proviennent des missionnaires jésuites au 17<sup>ème</sup> siècle, contemporains de Tekakwitha. Plus particulièrement, de deux figures l'ayant connue : Claude Chauchetière posa la première pierre de la construction de sa mémoire en rédigeant son hagiographie, suivie de près par celle de Pierre Cholenec, son confesseur. On retrouve également ses traces dans les *Relations des Jésuites* plus généralement, ainsi que dans les lettres échangées par ces derniers.

Kateri Tekakwitha nous est ainsi connue grâce à ses contemporains, mais dans une sphère culturelle et religieuse précise.

Le socle de sa mémoire repose sur les hagiographies, sur la perception de missionnaires jésuites qui ont tâché de bâtir son identité en l'incluant dans le processus de canonisation.

---

<sup>3</sup> Philippe Martin, Op.Cit

<sup>4</sup> Odile Faliu, Marc Tourret (dir.), *Héros : d'Achille à Zidane*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 2007, préface de Bruno Racine

<sup>5</sup> Ibid., p.230

<sup>6</sup> Prononciation mohawk retranscrite du prénom « Catherine ». Il fut apposé par écrit au nom de Tekakwitha par l'auteur Ellen Hardin Walworth dès le 19<sup>ème</sup> siècle

C'est l'instrumentalisation de son personnage par les jésuites qui sera étudiée ici. L'objectif sera de saisir l'évolution de la mémoire de Kateri Tekakwitha, de sa naissance en 1656, jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle, en traçant le parcours des différentes publications au cours du temps et à travers le monde.

La première partie sera consacrée à la présentation des composants et des enjeux culturels et religieux connus qui ont forgé l'identité de Kateri Tekakwitha au sein d'un contexte particulier.

Kateri Tekakwitha étant une femme amérindienne, la cosmogonie iroquoise, source du matriarcat propre à sa nation sera présentée et les parallèles entre les spiritualités mohawk et chrétiennes mentionnées.

Le passé commun des missionnaires jésuites et du peuple iroquois, jusqu'à la naissance de Kateri Tekakwitha sera évoqué. Sa biographie écrite, il faudra parler des distorsions de l'hagiographie, du choix des missionnaires, ce qui nous mènera à faire l'étude sur l'instrumentalisation de sa mémoire en tant que telle<sup>7</sup>.

En seconde partie, l'analyse se portera plus précisément sur les publications. Les jésuites de l'époque l'avaient bien compris : « le héros naît avec la littérature. »<sup>8</sup> Les hagiographies de C. Chauchetière et de P. Cholenec, les lettres, les *Relations des jésuites* du 17<sup>e</sup> siècle seront étudiées. Pierre Rémy, prêtre sulpicien, entretiendra le culte de Kateri en témoignant des miracles survenus dans sa paroisse dans ses lettres envoyées à Pierre Cholenec.

L'étude se poursuivra avec les *Lettres curieuses et édifiantes* au début du 18<sup>e</sup> siècle.

L'apparition des premiers romans amorcera le 19<sup>e</sup> siècle, précurseur d'une période prolifique de publications, en cours encore aujourd'hui.

Haki' tiahtenti !<sup>9</sup>

---

<sup>7</sup> Guy Lafèche, les saints martyrs canadiens, éditions du singulier, 1988

<sup>8</sup> Odile Faliu, Marc Tourret (dir.), *Héros : d'Achille à Zidane*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 2007, préface de Bruno Racine

<sup>9</sup> Mohawk : « Allons-y »



# QUI EST KATERI TEKAKWITHA

---

## 1) LE CONTEXTE EN AMERIQUE DU NORD-EST AUTOUR DE KATERI TEKAKWITHA

### 1. Explication du matriarcat à travers la cosmogonie Mohawk

Kateri Tekakwitha est née amérindienne Mohawk dans le nord-est américain en plein 17<sup>e</sup> siècle. Quand les Européens se sont emparés peu à peu de ce grand territoire, et ont découvert les populations autochtones, ils ont tenté une cohabitation, et une assimilation de ces peuples via la religion.

Pour la France, les missionnaires de la compagnie de Jésus<sup>10</sup>, entre autres apostolats<sup>11</sup>, en étaient les instruments.

Comment des Européens Français, jésuites, en sont-ils venus à remarquer et à retenir une femme amérindienne en tant que modèle de piété chrétienne ?

Afin de saisir les enjeux et le choix des acteurs qui se sont emparés de sa mémoire, il nous faut ainsi remonter aux origines de Tekakwitha, à sa nationalité et aux conflits et ententes nés de la rencontre entre deux peuples, deux cultures : Française jésuite et Iroquoise mohawk.

Avant la fin du 15<sup>ème</sup> siècle<sup>12</sup>, le continent américain semble inconnu des Européens. Il est peuplé par de nombreuses nations, venues autrefois par le détroit de Béring alors recouvert de glace (entre 10 000 et 30 000 ans avant notre ère)<sup>13</sup>. Du nord vers le sud, ces nations se sont formées et déplacées sur tout le territoire<sup>14</sup>.

---

<sup>10</sup> La compagnie de Jésus fut fondée en 1540. La tradition missionnaire fut initiée par Ignace de Loyola en 1530, son successeur, Jérôme Nadal, aurait dit « Le monde est notre maison », cité dans O'Malley, *The First Jesuits*, p.239, cité dans Allan Greer, *Catherine Tekakwitha et les Jésuites*, Boreal, 2007, p.111

<sup>11</sup> Missionnaires séculiers, récollets, capucins.

<sup>12</sup> La date officiellement retenue de la découverte par les Européens du continent américain est 1492. Elle correspond à l'arrivée de Christophe Colomb aux Antilles.

<sup>13</sup> Le peuplement de l'Amérique est estimé aux environs de 30000 ans avt J.-C.

<sup>14</sup> L.Carroué, D.Collet, C.Ruiz, *Les Amériques*, éditions Bréal, 2008, introduction chap I, « un peuplement tardif », p14

Avant 1600, Le peuple Iroquois Mohawk<sup>15</sup> vivait dans la vallée des Agniers (ou Mohawk), qui correspond à l'état de New York actuel, dans des villages sur les rives de la rivière du même nom.

Peuple sédentaire, les Iroquois cultivaient le maïs, la courge et les haricots dans le village. Quand la terre s'appauvissait, le village déménageait, environ tous les dix ans. Le partage social des tâches se faisait de façon « traditionnelle » : les hommes se chargeaient de la chasse, de la guerre, des cérémonies religieuses, les femmes s'occupaient de l'agriculture, du tannage et de la couture des peaux. En revanche, elles avaient en main l'organisation de la maison longue au sein de laquelle vivait la famille nucléaire élargie (parents, enfants, grands-parents). La maison longue était l'habitat type iroquois, construite en bois, elle pouvait abriter jusqu'à huit familles. Le système de parenté était matrilineaire : les femmes nommaient les enfants, le futur mari venait vivre dans la maison longue de sa famille maternelle. Les femmes pouvaient également conseiller un chef pour le village<sup>16</sup>.

Ce pouvoir donné aux femmes, ce matriarcat trouverait sa source dans le mythe cosmogonique Iroquois<sup>17</sup>.

Celui-ci raconte qu'à l'origine du monde, la terre était recouverte d'eau. Un jour, tomba du monde du ciel (Karonhia :ke) une femme enceinte : Iottsitsen (*Fleurs écloses*). Sa chute fut atténuée par une nuée d'oiseaux qui la prirent sur leurs ailes. Ils la déposèrent délicatement sur la carapace d'une tortue de mer venue des profondeurs primordiales. Un ondatra (rat musqué d'Amérique) plongea au fond de l'eau et rapporta de l'huile entre ses pattes. Iottsitsen en enduisit la carapace de la tortue. La carapace s'étendit jusqu'à devenir le continent Nord-américain, encore appelé aujourd'hui par les Iroquois : « Great Turtle Island »<sup>18</sup>.

Iottsitsen donna finalement naissance à une fille : Tekawerahkwa (*Rafale de Vent*). Celle-ci reçut un jour la visite d'un esprit du vent de l'ouest qui la fit tomber en un profond sommeil.

---

<sup>15</sup> « Kanien'keha :ka » : le peuple de la terre du silex

<sup>16</sup> Doug George-Kanentiio, *Iroquois Culture and Commentary*, University of Michigan, Clear Light Publishers, 2000

<sup>17</sup> La langue Mohawk ne fut pas mise par écrit avant le 19<sup>ème</sup> siècle. Les mythes énoncés ici sont issus de la tradition orale. Ils ont été retranscrits en anglais par Roy Buck, M. Mitchell et M. Myers, *Traditional teachings*, Akwesasne, The Native North American Travelling College, 1984 et cités par Darren Bonaparte, *A Lily Among Thorns : The Mohawk Repatriation of Kateri Tekahkwith :tha*, The Wampum Chronicles, Ahkwesahsne, 2009

<sup>18</sup> Myers M., « The Creation Story : The Sky world » dans *Traditional Teachings*, North American Indian Travelling College, Akwesasne, 1984, p.4

Quand Iottsitsen vint l'éveiller, elle aperçut sur le ventre de sa fille deux flèches croisées : l'une aiguisée, l'autre émoussée. Elle comprit que Tekawerahkwa était enceinte, et de jumeaux. L'un des deux frères était impatient et impétueux, il tua sa mère en tranchant lui-même un passage de son ventre. Il fut appelé Tawiskaron ou Flint (*Silex*), son frère, plus calme et réfléchi : Okwira :se.

Iottsitsen enterra sa fille. De la tête de Tekawerahkwa poussa du maïs, de la courge et des haricots (trois plantes comestibles essentielles du régime Iroquois, appelées ainsi « les trois sœurs »), de son cœur, le tabac sacré, et de ses pieds, des fraises et des plantes médicinales. La création de la terre et de ses produits proviennent de deux femmes de la même lignée, elles représentent ainsi les bases de la vie.

Les être-humains quant à eux furent créés par Okwira :se, le frère sage.

Tawiskaron apporta sa contribution en insinuant en eux le désir de territorialité, de division et de combat. Ainsi naquirent cinq nations : les Mohawks, les Oneida, les Onondaga, les Cayuga et les Seneca<sup>19</sup>.

Alors que les hommes s'entredéchiraient, une femme : Kahentokta (*Fin du Champs*), emporta sa fille : Kahentéhsok (*Elle Marche Debout*) dans les bois pour y vivre à part, loin de la guerre et de la violence. Mais une nuit, comme jadis pour la fille de Iottsitsen, un puissant esprit lui rendit visite, et Kahentéhsok tomba enceinte. Alors que le terme approchait, sa mère qui doutait de son innocence eut une vision en rêve : un messager lui annonça que l'enfant à naître avait été conçu par un esprit, qu'il serait de sexe masculin, et qu'elles devraient le nommer : Tekanawi :ta (Dekahnawideh) (*Dans Deux Courants*)<sup>20</sup>. Il serait celui qui révélerait aux hommes la voie juste de la paix et du pouvoir du ciel, la grande paix qui devra diriger et gouverner la terre (The Great Peace, The Great Law).

Tekanawi :ta naquit et grandit plus rapidement que la plupart des hommes.

Il construisit dans la forêt un canoë en pierre, signé révélateur pour tous les hommes qu'il avait été envoyé par le créateur.

---

<sup>19</sup> Shenandoah J., *Skywoman : legends of the Iroquois*, Santa Fe, Clear Light Publishers, 1998, p.7-39

<sup>20</sup> Mitchell, M., « The Birth of the Peace Maker », dans *Traditional Teachings*, North American Indian Travelling College, Akwesasne, 1984

Une fois le canoë mis à l'eau, il y grimpa et partit pour rétablir la paix dans les nations en guerre, Tekanawi :ta est surnommé « The Peace Maker ».

C'est ainsi, qu'avec l'aide d'Aionwa :tha, un chef Onondaga, il créa la confédération des cinq nations, ainsi liées en une seule famille, régies par une même loi (celle de La Grande Paix), partageant une même culture<sup>21</sup>.

Les cinq nations étaient réunies sous le nom de « rotinonhsion :ni », le peuple de la « maison longue ». Chaque nation était ensuite divisée par clan, les Mohawks comportaient entre autres : celui du loup, de l'ours, du castor, et de la tortue (clan auquel appartenait Kateri Tekakwitha)<sup>22</sup>.

Le rôle primordial des femmes dans la création du monde légitime ainsi le système matrilineaire des sociétés Iroquoises : « *In acknowledgement of the important role women played in the creation of our world, the Rotinonhsion :ni adhered to a matrilineal clan structure.* »<sup>23</sup>

## 2. Un lien entre les mythes chrétiens et iroquois

On peut imaginer le trouble des premiers arrivants européens, et plus particulièrement des missionnaires jésuites quand ils découvrent un tel pouvoir donné aux femmes, l'Europe et la France étant, à cette époque, socialement et traditionnellement patriarcales.

Mais il est troublant et intéressant de remarquer malgré tout de fortes similitudes entre les spiritualités : autochtone iroquoise et chrétienne.

Toutes deux exposent en effet l'histoire d'un homme, Jésus et Tekanawi :ta, issu d'une force mystique et né d'une femme vierge : Marie et Kahentéhso'k.

Sans nul doute ce lien n'est pas passé inaperçu, ni des missionnaires jésuites ni des Iroquois.

---

<sup>21</sup> Fenton, William N., *The Great Law and the Longhouse : a political history of the Iroquois Confederacy*, University of Oklahoma Press, Norman, 1998, p.3

<sup>22</sup> Parker A.C., « *The constitution of the Five Nations or The Iroquois Book of the Great Law* », New York State Museum, bulletin 184, University of New York, Albany, 1916, (Iroqrafts reprint, 1991), p.65

<sup>23</sup> Darren Bonaparte, *A lily Among Thorns : The Mohawk Repatriation of Kateri Tekahkwith :tha.*, The Wampum Chronicles, Ahkwesahsne, 2009, p.15

Cet écho de leur croyance a pu faciliter l'écoute de certains et finalement l'adhérence à cette nouvelle religion : « *In less time than it takes for a child to grow up and the grow old, the newcomers were able to get many of our people to embrace a new epic myth. The mystical union of a virgin woman and a powerful spirit (...) was our bridge from one belief system to the next.* »<sup>24</sup>

Cependant, mieux vaut être prudent en terme d'adhérence. Les chrétiens iroquois ont pu adopter la religion catholique sans toutefois se départir totalement de leurs croyances. En raison de la convergence entre les mythes cosmogoniques Iroquois et chrétiens, a pu naître une sorte de syncrétisme<sup>25</sup>.

Ce syncrétisme se rattache à la notion d'inculturation. Ce terme évoque une nouvelle forme de conversion ; les missionnaires tentaient non pas d'inculquer une religion en totale rupture avec la culture autochtone mais démontraient qu'elle existait chez eux au préalable :

« Le missionnaire ne doit plus leur imposer le modèle européen ou euro-américain, il doit leur démontrer que le christianisme est déjà dans leur culture et qu'il n'est venu que pour les aider à s'en rendre compte. »<sup>26</sup>

Ainsi, les jésuites ont inculqué les rites chrétiens les plus cohérents au mode de vie iroquois. Les iroquois ont gardé ces rituels et les ont inclus dans leurs coutumes. C'est ce qui se déroula à la mission chrétienne de Kahnawake<sup>27</sup>, selon Allan Greer : « Les croyances et les pratiques chrétiennes se trouvent incorporés à un cadre religieux indigène. »<sup>28</sup>

Il faut ajouter qu'en plus du cadre religieux, la base sociale autochtone semble avoir été préservée également : « Les structures de parenté, les coutumes matrimoniales et même les pratiques funéraires ne sont que légèrement modifiées

---

<sup>24</sup> Darren Bonaparte, Op.cit., p.16

<sup>25</sup> Mélange volontaire de plusieurs religions afin d'en créer une nouvelle. Exemple de syncrétisme, le vaudoo : mélange de religion animiste africaine et catholique

<sup>26</sup> B. Rigual-Cellard, « La Vierge est une Amérindienne: Kateri Tekakwitha, à l'extrême imitation de Jésus et de Marie » version numérisée dans Les classiques des sciences sociales, en ligne, 2005

<sup>27</sup> Mission chrétienne iroquoise le long du St Laurent où fut accueillie Kateri Tekakwitha ; fondée en 1670., d'abord appelée La Prairie (Kahenta :ke), puis Sault-St-Louis lors d'un premier déplacement du site (1676), et enfin Kahnawake (1686). Allan Greer dans son ouvrage Catherine Tekakwitha et les jésuites, éditions Boreal, Montreal, 2007 fait l'étude de ce syncrétisme à partir des écrits du père jésuite Chauchetière, contemporain de K.Tekakwitha à la mission.

<sup>28</sup> Allan Greer, Catherine Tekakwitha et les jésuites la rencontre de deux mondes, Montréal, Boreal, 2007, p.166

par la conversion au catholicisme. Les familles de Kahnawake continuent à se définir selon les liens de parenté féminine. »<sup>29</sup>

Les rituels chrétiens incorporés ont été choisis par les jésuites. Ce choix résulte de plusieurs difficultés auxquelles ils ont été confrontés.

En premier lieu, leur petit nombre. Il est mentionné dans les *Relations des jésuites*<sup>30</sup> de deux à trois missionnaires à peine par village. On peut lire par exemple dans la *Relation* du 7 septembre 1636 : « par Jean de Quen à Kebec « Notre douleur et notre tristesse est notre petit nombre ; nous crions à l'aide et au secours, et nous croyons que V.R entendra nos cris et nos voix, quoy que poussez de bien loin, et qu'elle nous enverra six braves Pères au prochain embarquement.. »<sup>31</sup>

En second lieu, il faut mentionner la barrière de la langue. Les jésuites débarquaient souvent de France avec des connaissances succinctes d'une langue amérindienne, notée sur des carnets de leurs prédécesseurs. Les premières missions canadiennes étant en pays Huron<sup>32</sup>, la langue que les jésuites commençaient à apprendre était la langue Huronne. Le père Chauchetière mentionne son apprentissage succinct avant son départ pour la Nouvelle-France<sup>33</sup> :

*«This was in the year 1667. Five years later, God gave me more special preparation — while I was still in france, about the feast of St. francis Xavier, — and attached me to the iroquois missions, by giving me much taste for the huron language, which is the one that the Iroquois use for prayer. The Reverend Father Mercier, whom I saw in france at the end of december, gave me lessons in that language; I quickly learned it, and rendered myself able to recite the rosary in huron — which I said in that language rather than in latin, because of the spiritual consolation which this manner of praying to God procured for me.*

---

<sup>29</sup> Allan Greer, Op.cit, p.163

<sup>30</sup> Rapports manuscrits des missions que les jésuites envoyaient à leurs supérieurs en France. Les informations sur leur publication seront données en partie II

<sup>31</sup> Relations des jésuites, Quebec, Augustin Coté, ed. 1858, t.3, p2

<sup>32</sup> Deslandres D., «Séculiers, laïcs, Jésuites : épistémés et projets d'évangélisation et d'acculturation en Nouvelle France. Les premières tentatives, 1604-1613 », dans *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Italie et Méditerranée*, T. 101, N°2. 1989, Disponible en ligne : </web/revues/home/prescript/article/mefr\_1123-9891\_1989\_num\_101\_2\_4064>

<sup>33</sup> Claude Chauchetière, Narration annuelle de la mission du Sault depuis la fondation jusqu'en l'an 1686, disponible en ligne : < [http://puffin.creighton.edu/jesuit/relations/relations\\_63.html](http://puffin.creighton.edu/jesuit/relations/relations_63.html)>

*As soon as I arrived in Canada, I was actually appointed to the mission of the Hurons; and after a year I was sent to the Sault.»<sup>34</sup>*

La langue Mohawk n'est pas écrite avant le 19<sup>ème</sup> siècle<sup>35</sup>, les histoires ancestrales, la religion, les rituels sont transmis oralement, de génération en génération. La langue Huronne Wendat (ancien huron) est cependant proche de la langue iroquoise Mohawk, car issue de la même famille linguistique iroquoise<sup>36</sup>. Le père Chauchetière rapporte également l'expérience du père Bruyas qui apprit la langue Onneioute<sup>37</sup> sur place grâce à l'enseignement d'une amérindienne, Gandeacteu.<sup>38</sup> Le père de Lamberville témoigne lui aussi de sa difficulté : « Quoy que je ne sois pas encore beaucoup versé dans la langue des Iroquois chez qui je ne suis que depuis un an, et par conséquent que je ne puisse pas m'occuper à leur conversion autant que je le souhaiterois, Dieu n'a pas laissé d'avoir pitié de quelquesuns de ses sauvages qui sont sou ma conduite.»<sup>39</sup>

Il faut ajouter à cette difficulté d'ordre linguistique, la différence notable de culture et d'éducation sociale : entre deux continents, l'Europe occidentale et l'Amérique du Nord, et deux sociétés, française chrétienne et iroquoise mohawk.

A travers la culture chrétienne qui a forgé la pensée française, Allan Greer dévoile dans son ouvrage *Catherine Tekakwitha et les Jésuites*<sup>40</sup>, plusieurs notions qui vont à l'encontre, et qui sont parfois même inexistantes de la pensée iroquoise.

Par exemple, la notion de péché s'applique pour la vision chrétienne, dans une dimension individuelle : le pécheur paye seul son crime.

<sup>34</sup> Également cité par Allan Greer dans *Catherine Tekakwitha et les jésuites*, Montreal, Boreal, 2007, p.133 : « Il (le père Le Mercier) lui enseigna quelques rudiments de la langue huronne. Il lui laissa également des prières en huron écrites à la main et d'autres manuscrits du même genre dont les jésuites se servent pour initier les nouveaux missionnaires aux complexités des langues amérindiennes »

<sup>35</sup> Site First Voices, portail communautaire de la langue mohawk (kanien'kéha) : <<http://www.firstvoices.com/fr/Kanienkeha-Mohawk-FR>>.

voir aussi : Les langues autochtones du Québec, le mohawk : <[http://www.cslf.gouv.qc.ca/bibliotheque-virtuelle/publication-html/?tx\\_iggcpplus\\_pi4%5bfile%5d=publications/pub133/b133ch6.html#mohawk](http://www.cslf.gouv.qc.ca/bibliotheque-virtuelle/publication-html/?tx_iggcpplus_pi4%5bfile%5d=publications/pub133/b133ch6.html#mohawk)>

<sup>36</sup> Sur la langue huronne : L'avenir de la langue huronne, disponible en ligne : <[http://www.cslf.gouv.qc.ca/bibliotheque-virtuelle/publication-html/?tx\\_iggcpplus\\_pi4%5bfile%5d=publications/pub133/b133ch7.html#huronne](http://www.cslf.gouv.qc.ca/bibliotheque-virtuelle/publication-html/?tx_iggcpplus_pi4%5bfile%5d=publications/pub133/b133ch7.html#huronne)>

<sup>37</sup> De oneida, une des cinq nations iroquoises

<sup>38</sup> Claude Chauchetière, *La vie de la B. Catherine Tégakouita dite à présent La Sainte Sauvagesse*, (1695), Manate [New York], 1887, p.82, également mentionné dans Allan Greer, *Catherine Tekakwitha et les jésuites*, Montréal, Boréal, 2007, p.144

<sup>39</sup> « Extrait d'une lettre du P.Jacq :de Lamberville efcrite de Gannasagé, qui eft un bourg d'Agnié, le 6 mai 1676 » dans Relation de ce qui s'est passe de plus remarquable aux missions des Peres de la Compagnie de Jesus, en la Nouvelle France, és années 1676. & 1677, New-York, Weed, Parsons & Cie, Imprimé pour la première fois, selon copie du MS original restant à l'Universté Laval, Quebec, 1854

<sup>40</sup> Allan Greer, Op. Cit.

Chez les Iroquois, la communauté prime sur l'individu :

« Les Iroquoiens ne possèdent aucun concept d'une transgression personnelle des commandements divins qui exigerait la confession et l'expiation. La violation d'un rituel ou d'un tabou nécessite une action réparatrice qui remédiera aux déséquilibres menaçants, mais la charge en incombe au groupe plutôt qu'à l'individu qui a commis l'offense »<sup>41</sup>

La nature du péché en lui-même pouvait être perçue différemment pour les jésuites, et pour les Iroquoiens, de quoi être décontenancé : « *Indians found the Christian view of sin and guilt both incomprehensible and useless. When a Jesuit urged a Huron to acknowledge her sins and be baptized, she and her friends protested that she had always lived in innocence and without sin. The woman clearly rejected the Christian insistence that a person who lived a moral life might also be a great sinner.* »<sup>42</sup>

Un autre exemple de réaction sociétale se rencontre autour de la maladie. La vision chrétienne a tendance, quand la maladie devient mortelle, incurable, à isoler le malade, tandis que l'Iroquois ne l'exclura pas de la compagnie des « vivants ». On lit ainsi dans une *Relation*, l'étonnement d'un père jésuite qui trouve les Iroquois cruels de ne pas isoler le malade, laissé « au milieu du tumulte de la maison longue. »<sup>43</sup> Allan Greer, analyse également cette notion :

« Il est tout à fait clair que les malades sont invariablement traités comme les membres de collectivités vivantes. (...) Les Européens n'ont aucun équivalent de la guérison par la représentation en public et la participation collective »<sup>44</sup>.

Selon les études du célèbre anthropologue Claude Lévi-Strauss<sup>45</sup>, la même conclusion qu'Allan Greer peut être donnée : en somme, Iroquois et Français européens avaient « une conception particulière du *moi* et du rapport à la société. »

---

<sup>41</sup> Ibid., p.180

<sup>42</sup> James Ronda, « We Are Well As We Are : an Indian critique of Seventeenth-Century Christian Missions. », Dans *William and Mary Quarterly*, Third series, vol.4, n.1, Jan. 1977, p.69

<sup>43</sup> Relation des Jésuites de 1637, T.13, p.98-100

<sup>44</sup> Allan Greer, *Catherine Tekakwitha et les jésuites*, Montréal, Boreal, 2007, p. 243

<sup>45</sup> Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie Structurale*, Paris, Plon, 1969, p.197 cité dans Allan Greer, *Catherine Tekakwitha et les jésuites*, Montréal, Boreal, 2007, p. 243

Comment les jésuites auraient-ils pu faire comprendre un mode de pensée si différent, lié à la religion chrétienne, privés de l'aisance de leur langue maternelle ?

Les jésuites ont dû apprendre la langue mohawk immergés au sein de la société iroquoise, en proie à un mode de vie et de pensée qu'ils ne pouvaient pas réellement comprendre et qu'ils nous ont transmis, biaisés, à travers leurs *Relations*. Ces *Relations* demeurent intéressantes en ce sens, car elles sont un témoignage d'une pensée sociale française et jésuite de l'époque, d'un choc des cultures, de la posture adoptée par ces missionnaires et finalement de leur effort d'acclimatation, dévoilé entre les lignes. Les caractéristiques bibliographiques de ces *Relations* seront détaillées en partie II.

La mission jésuite qui est d'inculquer la religion chrétienne s'est heurtée aux barrières linguistiques, idéologiques, et culturelles. Face à l'impossibilité d'écrire et de faire lire leur enseignement, les jésuites ont déployé d'autres moyens afin d'attirer l'attention et d'éveiller l'intérêt de leur auditoire iroquois.

Les *Relations* nous renseignent également à ce sujet.

Le père Chauchetière écrit avoir utilisé des dessins, réalisés de sa propre main :

« Le premier ouvrage que j'entrepris fut les peines de l'enfer designé par un allemand et qui m'avoit esté envoyé par Mr. de Bellemont cet ouvrage plût fort aux Sauvages et les missionnaires mesmes m'en demenderent copie. »<sup>46</sup>.

Ces dessins devaient servir « pour l'instruction des sauvages »<sup>47</sup>, le message était celui « de la puissance de Dieu qui voit, en connait tout et qui punit le mal et récompense le bien. »<sup>48</sup>

Nous l'avons mentionné, la notion de péché originel, propre à la religion chrétienne, était inexistante dans la pensée iroquoise, les pères jésuites montraient ces images effrayantes afin de divulguer un message clair : si vous n'appliquez pas

---

<sup>46</sup> Claude Chauchetière dans *La vie de la B. Catherine Tégakouita dite à présent La Sainte Sauvagesse*, (1695), Manate, 1887, p12

<sup>47</sup> Ibid., p.11

<sup>48</sup> Henri Béchar, *Kaia'tanoron Kateri Tekakwitha*, Kahnawake, Centre Kateri, 1992, p.22 d'après R.G.Thwaites, *the Jesuit Relations and allied documents*, New York, Pageant Book company, 1959, vol.43, p.214

les rites qu'on vous conseille, c'est ceci qui vous attendra. Il s'agissait en somme de chantage pour la conquête spirituelle<sup>49</sup>.

Les Iroquois considéraient sans doute les « robes noires » comme des visiteurs intrigants et curieux, quand quelques uns parmi eux restaient méfiants. Le passé n'étant pas si loin, certains en portaient encore les traces et les traumatismes.

### **3. Le passé commun des Mohawks et des jésuites, entre conflits et entente, entre idéal et traumatisme**

La rencontre entre Européens et Amérindiens en Amérique du nord s'est traduite par une complexité culturelle symptomatique de cette zone de contact. Complexité à travers deux cultures, deux systèmes sociaux, deux langues, deux systèmes religieux, qui se sont entremêlés avec le temps, entre conflit et entente.

La première rencontre entre les Mohawks et les Européens remonterait au 16<sup>e</sup> siècle. Au Canada, Jacques Cartier, qui explorait le fleuve St Laurent, et le village d'Hochelaga<sup>50</sup> en 1534, les croisa dans son périple en 1535<sup>51</sup>. Par la suite, Samuel de Champlain établit des relations avec les peuples amérindiens du St Laurent au début du 17<sup>e</sup> siècle.

Les Iroquois, déjà en conflit avec les nations algonquines et huronnes, entrèrent en guerre contre les Français qui s'étaient alliés avec ces peuples pour des raisons pratiques et commerciales.

En 1609, un premier affrontement éclata contre Samuel de Champlain et ses alliés Algonquins. Ceux-ci, équipés d'armes à feu grâce aux Français, remportèrent la bataille<sup>52</sup>. Après cette défaite, les Mohawks demeurèrent dans leur territoire, et tissèrent des liens avec les Hollandais de Fort Orange, leurs voisins depuis les années 1620.

---

<sup>49</sup> John Steckley, « The warrior and the Lineage : Jesuit Use of Iroquoian Images to Communicates Christianity », Dans *Ethnohistory*, vol.39, n°4, 1992

<sup>50</sup> Montréal

<sup>51</sup> Darren Bonaparte, *A lily Among Thorns : The Mohawk Repatriation of Kateri Tekahkwith :tha.*, The Wampum Chronicles, Ahkwesahsne, 2009, p.23-37

<sup>52</sup> Denis Delage, *Le pays renversé. Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est 1600-1664*, Montréal, éditions Boréal, 1990

Ceux-ci avaient effectivement instauré des relations commerciales avec les Iroquois<sup>53</sup>. Les Mohawks partirent en guerre contre les Mohicans et vainquirent. Ils remontèrent quelque temps après au Canada, et signèrent un traité de paix avec les Français. Mais en 1641 la guerre éclata de nouveau<sup>54</sup>.

C'est ce qu'on appelle « les guerres Iroquoises ». La première phase commença en 1641 et perdura jusqu'en 1667<sup>55</sup>. Des attaques furent menées au nord-ouest du St Laurent, à Trois Rivières<sup>56</sup>. La ville de Trois Rivières, site privilégié pour le commerce et la traite des fourrures, avait été fondée en 1634 sur ordre de Champlain ; c'était un « lieu de passage naturel, fréquenté par les indigènes, les commerçants, les explorateurs et les missionnaires.»<sup>57</sup> Les hostilités s'aggravèrent quand les Iroquois furent également fournis en armes à feu grâce aux Hollandais de Fort Orange<sup>58</sup>.

Force est de constater que si la rencontre fut houleuse entre les Iroquois mohawks et les Français, elle le fut aussi particulièrement pour les missionnaires jésuites<sup>59</sup>. Ceux-ci avaient débarqué en Nouvelle France dès 1611<sup>60</sup>.

Un des premiers missionnaires jésuite fut le père Jean de Brébeuf, arrivé à Québec en 1625. Il partit vivre parmi les Hurons, accompagné du père Gabriel Lalemant.

Leurs efforts de conversion furent peu efficaces en raison d'une épidémie de petite vérole qui frappa les communautés amérindiennes en 1634<sup>61</sup>.

Les Iroquois n'avaient pas tardé à faire le lien avec les Européens, et les « Robes Noires » en particulier. Il était déjà difficile de croire les jésuites, la confiance vis-à-vis de leurs méthodes de conversion avait du mal à se frayer un chemin. En effet, les jésuites, confrontés à la difficulté de communiquer leur foi,

---

<sup>53</sup> Les Iroquois semblent effectivement avoir eu des relations durables et dans l'ensemble pacifistes avec les Hollandais, D.Bonaparte, *A lily Among Thorns : The Mohawk Repatriation of Kateri Tekahkwith :tha.*, The Wampum Chronicles, Ahkwesahsne, 2009, p.45

<sup>54</sup> Ibid., p.50

<sup>55</sup> La seconde phase des guerres iroquoises s'étend de 1684 à 1701

<sup>56</sup> Deslandres D., «Séculiers, laïcs, Jésuites : épistémés et projets d'évangélisation et d'acculturation en Nouvelle France. Les premières tentatives, 1604-1613 », dans *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Italie et Méditerranée*, T. 101, N°2. 1989, Disponible en ligne : <[/web/revues/home/prescript/article/mefr\\_1123-9891\\_1989\\_num\\_101\\_2\\_4064](http://web.revues/home/prescript/article/mefr_1123-9891_1989_num_101_2_4064)>

<sup>57</sup> Henri Bécharde, *Kaia'tano :ron Kateri Tekakwitha*, Kahnawake, Centre Kateri, 1992, p.21

<sup>58</sup> Albany, New York

<sup>59</sup> D.Bonaparte, Op.Cit., p.44

<sup>60</sup> Archives des Jésuites au Canada, disponible sur : <<http://archivesjesuites.ca/archives/>>

<sup>61</sup> Darren Bonaparte, *Op.cit.*, p.55

s'empressaient de baptiser une certaine catégorie de la population : les premiers chiffres de convertis, divulgués à leurs supérieurs en France, correspondaient en majorité à des morts. Mieux valait un enfant mort baptisé car il allait au ciel sans commettre de péchés.

Voici par exemple, ce qui est écrit dans une Relation de 1676 :

« Les peres souffrent tout et sont prests à tout, sachant bien que les apostres n'ont pas planté la foy dans le monde autrement que par les persécutions et les souffrances. Ce qui les console dans un estat pitoyable où ils sont, c'est de voir les fruits que Dieu en tire pour sa gloire et pour le salut de ces mesmes Sauvages dont ils sont si maltraittez. Car depuis un an que ces brouilleries ont commencez ils ont baptisé plus de 350 Iroquois, desquels outre 27 adultes il y a 171 enfants morts après le baptesme qui est un guain certain pour le ciel. »<sup>62</sup>

Dès lors, tout comme les Hurons<sup>63</sup>, « Les Mohawks suspectent les robes noires d'être mortellement contagieux »<sup>64</sup> :

*« Most Indians who received the sacrament were soon dead. The critique of baptism developed by the Hurons grew slowly until by the late 1630s, it consisted of several related arguments all devastating in their impact on the mission effort. At first, Hurons believed that baptism might restore health; they were inclined to view the sacrament as one more of the many healing ceremonies common to Huron life. Father Paul Le Jeune, superior of the Huron mission, was shocked to discover some who believed that the more water was used in baptism, the more healthful would be the consequences. This positive view quickly changed when smallpox swept the Huron villages. Since the Jesuits baptized only those on the verge of death, many Hurons concluded that the rite was the immediate cause of death »*<sup>65</sup>

On peut imaginer en effet comment certains Iroquois firent le raccourci :

si l'enfant mourrait après le baptême, alors c'étaient les « robes noires » les responsables. Les européens tuaient leurs enfants, et apportaient la maladie avec eux.

---

<sup>62</sup> Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux missions des Peres de la Compagnie de Jesus, en la Nouvelle France, es années 1676. & 1677. Imprimée, pour la première fois, selon copie du MS original restant à l'Université Laval, Quebec, editeur : Weed, Parsons & Cie, 1854, p3

<sup>63</sup> James Ronda, « We Are Well As We Are : an Indian critique of Seventeenth-Century Christian Missions. », Dans *William and Mary Quarterly*, Third series, vol.4, n.1, Jan. 1977, p.66-82.

<sup>64</sup> Darren Bonaparte, *A Lily Among Thorns : The Mohawk Repatriation of Kateri Tekakwi:tha*, Akwesasne, The Wampum Chronicles, 2009, p.55-56

<sup>65</sup> James Ronda, Op.cit., p.72

Les pères Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant furent capturés par les Iroquois lors d'un raid contre leur mission, et conduit au village de St Ignace.

Leur martyre fut retenu dans l'histoire comme l'un des plus effroyables, les Iroquois étant particulièrement versés dans l'art de la torture.

La scène est décrite par Paul Ragueneau dans la *Relation* de 1649 :

« Les Iroquois leur firent souffrir des tourments atroces, de ceux que seul l'enfer peut imaginer ; ils brûlèrent toutes les parties de leur corps ; ils leur arrachèrent les ongles un à un, ils leur coupèrent les doigts un à un et ils tirèrent les nerfs de leurs membres un à un ; ils versèrent de grands chaudrons d'eau bouillante sur leur tête en dérision du saint baptême et de la foi chrétienne qu'ils étaient venu porter aux hurons ; et, après mille autres atrocités, il fendirent leur poitrine pour en arracher le cœur qu'ils mangèrent tout cru et tout vivant. »<sup>66</sup>

En 1642, en pleine guerre iroquoise, d'autres martyrs entrèrent dans l'histoire : les pères René Goupil, Isaac Jogues, Jean de Lalande, Antoine Daniel, Charles Garnier, Noel Chabanel<sup>67</sup>. Le récit de leur martyre se trouve dans la *Relation* de 1647 par Jérôme Lalemant<sup>68</sup>. Les pères Goupil<sup>69</sup>, Lalande<sup>70</sup> et Jogues<sup>71</sup> furent torturés à mort par les Mohawk à Ossernenon.<sup>72</sup>

---

<sup>66</sup> Guy Lafèche, *Les Saints Martyrs canadiens*, vol. 3, Le Martyre de Jean de Brébeuf selon Paul Ragueneau, Laval- QC, Editions du Singulier, 1988, p.12

<sup>67</sup> Karen, L, Anderson, *Chain Her by One Foot : the Subjugation of Women in Seventeenth-century in New France*, New York, Routledge, 1991, p.13

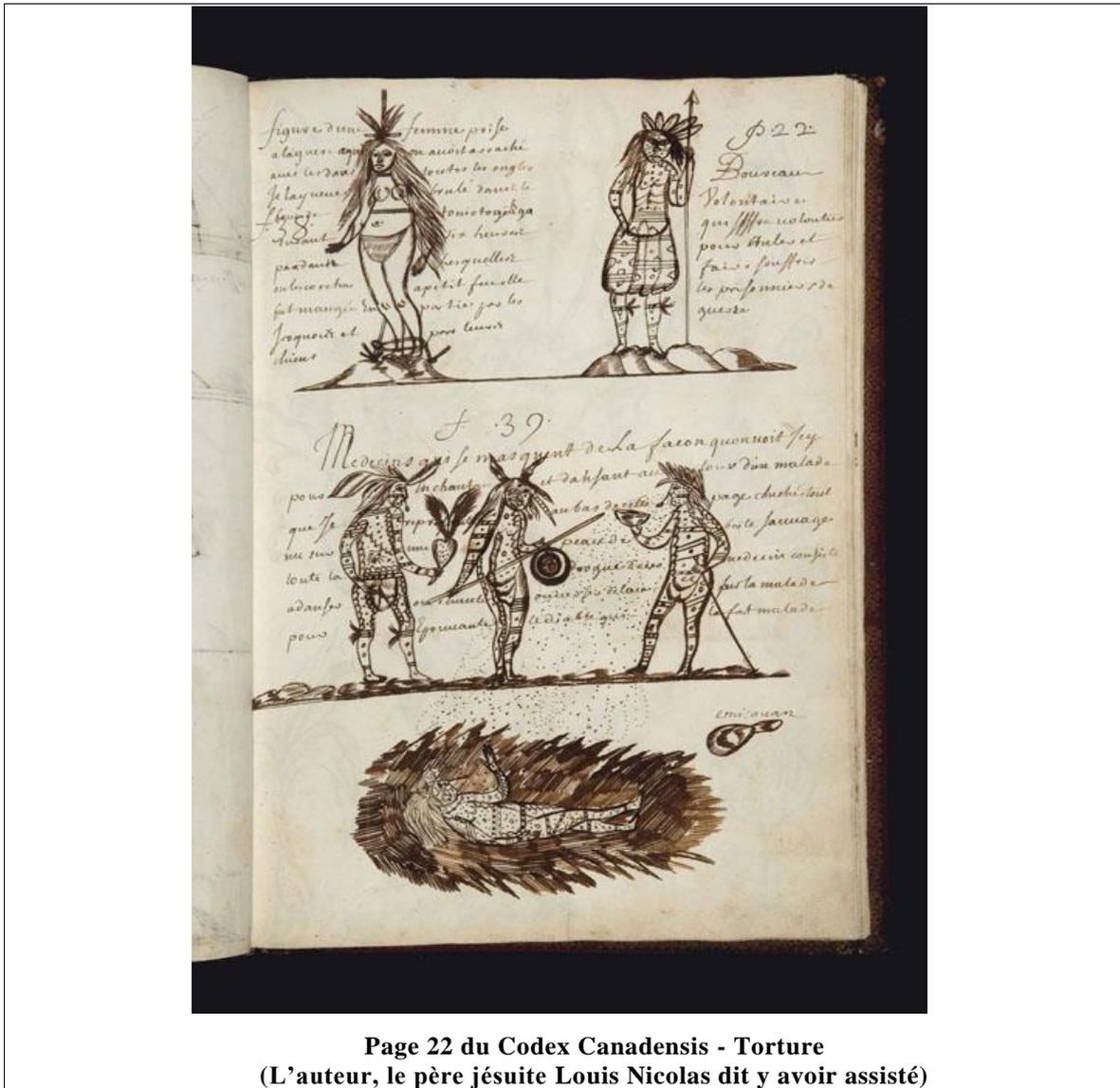
<sup>68</sup> Guy Lafèche, Op.cit., vol.1, p.9

<sup>69</sup> Assassiné d'un coup de hache le 29 septembre 1642

<sup>70</sup> Tué d'un coup de hache le 19 octobre 1646

<sup>71</sup> Egalemeut assassiné d'un coup de hache le 18 octobre 1646

<sup>72</sup> Actuellement Auriesville, état de New York ; village de naissance de Kateri Tekakwitha



On en fit le récit en France. La diffusion du mythe des martyrs canadiens contribua à forger une image idéale, mythique du missionnaire<sup>73</sup>, l'image de l'homme qui prêche la bonne parole, qui exhorte les sauvages opposés au chemin de Dieu, au péril de sa vie, « agneaux parmi les loups » :

« Ces Nations ne sont composées que de fourbes, et toutefois il faut se confier à leur inconstance et s'abandonner à leur cruauté. Le Pere Isaac Jogues fut assomé de ces perfidies, lorsqu'ils luy témoignaient plus d'amour. Mais puisque Jesus-Christ a envoyé ses Apôtres, comme des Agneaux entre des loups, pour faire d'un Loup un agneau, nous ne devons pas craindre d'abandonner

<sup>73</sup> Guy Laflèche, «Les Jésuites de la Nouvelle-France et le mythe de leurs martyrs». *Les Jésuites parmi les hommes aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*. Actes du Colloque de Clermont-Ferrand (avril 1985), Faculté des Lettres et Sciences humaines de Clermont-Ferrand II, nouvelle série, fasc. 25, 1987, p. 35-46.

nos vies en semblables rencontres, pour mettre la Paix et la Foy où la guerre et l'infidélité ont toujours été dans leur regne.»<sup>74</sup>

Les nouveaux missionnaires étaient à la fois attirés et effrayés par le peuple Iroquois et sa réputation guerrière et cruelle. Pour les jésuites, ces martyrs étaient une preuve de la sauvagerie et du talent raffiné des Iroquois pour la torture, mais représentaient cependant un idéal chrétien à atteindre.

Plusieurs pères jésuites furent par la suite attirés par cette fin funeste, cet idéal de mort en martyr pour la foi<sup>75</sup> : « La mort édifiante des martyrs de la Nouvelle France est aussi commémorée par la lecture à haute voix du « martyrologe », dans les réfectoires des jésuites, et par la reproduction et la diffusion à grande échelle de lithographies montrant Brébeuf et ses confrères les yeux calmement tournés vers le ciel tandis que des Indiens les brûlent avec des tisons ardents et coupent des morceaux de chair vive de leur corps. (...) Aussi cette idée du « Canada » est-elle intimement liée au martyr dans l'esprit des Français du XVIIe siècle.»<sup>76</sup>

Pourtant, depuis 1646, depuis la mort spectaculaire du martyr Isaac Jogues, plus aucun père jésuite ne fut envoyé en pays Agnié<sup>77</sup>. Les missionnaires se concentrèrent davantage sur leurs missions en pays algonquin et huron<sup>78</sup>.

C'est dans ce contexte, en 1656, dans ce même village d'Ossernenon où avaient péri les « martyrs canadiens », que naquit une petite Iroquoise du nom de Tekakwitha.

---

<sup>74</sup> Relations des jésuites, éd. 1858, t.3, chapitre 1<sup>er</sup> Voyage du Père Simon le Moyne aux Iroquois Agnieronnons

<sup>75</sup> Ce fut le cas du père Chauchetière.

<sup>76</sup> Allan Greer, *Catherine Tekakwitha et les jésuites : La rencontre de deux mondes*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2007, p.130

<sup>77</sup> Agnié est le terme français pour Iroquois ; Henri Béchar, *Kaia'tanoron Kateri Tekakwitha*, Kahnawake, Centre Kateri, 1992, p.22

<sup>78</sup> Les Hurons disparaissent cependant en 1649, conséquence des guerres iroquoises

## 2) LA VIE DE KATERI TEKAKWITHA

### 1. Une biographie objective ?

Lors des guerres Iroquoises débutées en 1641, la ville française de Trois Rivières<sup>79</sup> abritaient des Algonquins afin de se protéger des invasions de leurs ennemis. Elle fut pourtant attaquée par les Mohawks et c'est dans ces circonstances qu'en 1653<sup>80</sup>, une Algonquine baptisée par les Français<sup>81</sup>, fut amenée captive à Ossernenon.

Elle fut adoptée par le peuple Mohawk du clan de la tortue et mariée à un Iroquois. La tradition guerrière iroquoise voulait en effet qu'une partie des captifs soit torturée à mort, l'autre intégrée dans le village. Ces individus adoptés remplaçaient les effectifs manquants, liés entre autres aux pertes de guerre :

« Chaque campagne a pour objet la capture d'étrangers, une expédition militaire réussie étant celle qui évite les pertes en vies humaines et qui ramène au village des captifs vivants.(...) La société intègre alors quelques-uns des captifs, qui reprennent le nom et ressuscitent l'identité sociale d'un Iroquois décédé (c'est exactement de cette manière que la mère de Tekakwitha, Algonquine de naissance, est devenue Agnière), alors que les autres sont mis à mort dans de terribles tortures. »<sup>82</sup>

En 1656, l'Algonquienne mit au monde une petite fille, puis un garçon quelques années plus tard. Mais en 1660, une seconde épidémie de variole, contractée chez les Hollandais de Fort Orange, s'abattit sur le village. La petite fille, âgée de 4 ans, fut la seule survivante de sa famille. Son visage fut défiguré à vie et sa vue considérablement affaiblie : «Son visage qui estoit bien fait auparavant en fut tout

---

<sup>79</sup> Deslandres D., «Séculiers, laïcs, Jésuites : épistémés et projets d'évangélisation et d'acculturation en Nouvelle France. Les premières tentatives, 1604-1613 », dans *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Italie et Méditerranée*, T. 101, N°2. 1989, Disponible en ligne : <[/web/revues/home/prescript/article/mefr\\_1123-9891\\_1989\\_num\\_101\\_2\\_4064](http://web.revues/home/prescript/article/mefr_1123-9891_1989_num_101_2_4064)>

<sup>80</sup> Henri Béchar, *La bienheureuse Kateri Tekakwitha*, juin 1978, tiré à part de la revue *Kateri* n.65, été 1976, p.3

<sup>81</sup> Les Français étaient alors alliés avec la nation Algonquienne dans la guerre contre les Anglais et leurs alliés Iroquois

<sup>82</sup> Allan Greer, *Catherine Tekakwitha et les jésuites : La rencontre de deux mondes*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2007, p.32

gasté il s'en fallût peu qu'elle ne perdit la veüe et ses yeux furent gastés de ce mal.»<sup>83</sup>

Les survivants du village d'Ossernenon migrèrent à quelques kilomètres au nord, le long de la rivière Mohawk, à Fonda.

Le nouveau village fut appelé Gandaouagué ou Caughnawaga. La petite fille fut recueillie par son oncle maternel<sup>84</sup> et sa sœur adoptive<sup>85</sup>, on lui donna alors le nom de « Tekakwitha » : celle qui avance en hésitant ou en tâtonnant. Presque aveugles, les yeux de Tekakwitha supportaient difficilement la lumière vive. Elle se déplaçait à l'extérieur la tête toujours protégée d'une couverture : « Ses yeux furent gastés de ce mal en telle sorte quelle ne pouvoit souffrir une grande lumiere, ce qui l'obligeoit à se tenir toujours enveloppée en sa couverte.»<sup>86</sup>

C'est en 1667, après que la paix fut instaurée entre Français et Iroquois, mettant fin aux guerres iroquoises qui avaient duré plus de 20 ans (1641-1667)<sup>87</sup>, que les jésuites firent leur retour en territoire Iroquois. Les pères Frémin, Bruyas et Pierron furent envoyés à Tionontoguen<sup>88</sup> et firent escale à Gandaouagué.

L'accueil fut sans doute cordial, la paix avait été prononcée, mais le souvenir de la maladie apportée par les blancs n'était pas loin et certaines maisons leurs étaient hostiles. Les pères séjournèrent quelques jours dans le village, et la maison de Tekakwitha les reçut. Ce fut le premier contact avec la religion chrétienne, mention exceptée de la mère Algonquienne<sup>89</sup>.

Quelques années passèrent et on en vint à parler « mariage » à Tekakwitha. En tant que membre à part entière de sa communauté, la jeune fille avait été formée dès son jeune âge à la vie sociale de la maison longue.

---

<sup>83</sup> Claude Chauchetière, *La vie de la B. Catherine Tégakouita dite à présent La Sainte Sauvagesse*, (1695), Manate [New York], 1887, p.20

<sup>84</sup> Importance du lien matriarcal

<sup>85</sup> Henri Béchar, *La bienheureuse Kateri Tekakwitha*, juin 1978, tiré à part de la revue *Kateri* n.65, été 1976, p.25

<sup>86</sup> Claude Chauchetière, op.cit., p.20

<sup>87</sup> Mais qui reprendront en 1684, jusqu'en 1701

<sup>88</sup> Henri Béchar, *Kaia'tano :ron Kateri Tekakwitha*, Kahnawake, Centre Kateri, 1992, p.33

<sup>89</sup> Ibid., p.34

Le système matrilineaire<sup>90</sup>, impliquait l’emménagement du mari dans la maison longue de la famille de sa femme. Celle-ci bénéficiait ainsi des produits de sa chasse. Il semblerait pourtant que Tekakwitha refusait le mariage malgré l’engouement de ses tantes. Tekakwitha était habile de ses mains, elle avait appris, comme chaque Iroquoise, à confectionner des paniers, à tanner les peaux, à teindre les vêtements, et à s’occuper des champs :

«Les personnes qui l'ont connue dès son bas âge disent quelle avoit de l'esprit et de l'adresse et surtout aux doigts pour faire tout ce que les petites sauvagesses font. (...) Elle travailloit delicatement en porc epic et en poil d'original ; elle faisoit les colliers avec lesquels les femmes et les filles sauvagesses portent du bois, elle faisoit ceux dont les enciens se servent pour faire les affaires de la nation<sup>91</sup> qui sont composés de grains de porcelaine et des occupations des sauvagesses est aussy de coudre depuis qu'elles ont appris à le faire des femmes des chrestiens de l'Europe; et elle savoit bien faire aussi certains rubans que les sauvages font de peaux d'anguilles ou d'écorces fortes; elle preparoit ces peaux ou ces écorces et elle les rougissoit y appliquant la couleur avec de la cole d'esturgeon dont ils se servent fort proprement ches les Iroquois ; elle savoit encor plus que ne savent les filles Iroquoises; car elle faisoit fort bien les manes et les quaiesses ; les fceaux dont les sauvages se servent pour puiser de l'eau.»<sup>92</sup>

A plusieurs reprises, ses tantes organisèrent des rencontres dans leur maison longue avec des jeunes hommes du village, mais Tekakwitha les évita.

Au printemps 1675, le père jésuite Jacques de Lamberville remplaça le père Boniface<sup>93</sup> au village. Il écrivit plusieurs rapports dans les *Relations des jésuites* de 1672-73, et 1676, et fut le premier père à s’entretenir avec Tekakwitha.

Un jour qu’elle s’était blessée à la cheville, elle dut s’abstenir d’aller travailler aux champs. Le père de Lamberville la trouva seule dans la maison longue. Il rapporte lui-même dans une *Relation* que Tekakwitha était avide de renseignements sur la religion chrétienne.

---

<sup>90</sup> Expliqué en partie I, 1. Explication du matriarcat à travers la cosmogonie mohawk

<sup>91</sup> Appelé également « wampum »

<sup>92</sup> Claude Chauchetière, *La vie de la B. Catherine Tégakouita dite à présent La Sainte Sauvagesse*, (1695), Manate [New York], 1887, p.27

<sup>93</sup> Lui-même avait pris la place du père Pierron

Dès lors, il l'instruisit de plusieurs rituels chrétiens :

«*I spoke to her of Christianity and I found her so docile that I urged her to be instructed and to attend chapel, which she did with wonderful assiduity after she had been cured. (...) I noticed that she had none of the vices of the girls of her age ; this encouraged me to instruct her regularly.*»<sup>94</sup>

Tekakwitha appliqua les instructions du père de Lamberville, assista aux offices et exprima bientôt le désir d'être baptisée. Mais les jésuites avaient instauré une période d'instruction soutenue et surveillée afin de s'assurer de la conversion véritable de leurs catéchumènes après avoir constaté plusieurs échecs. En effet, certains Amérindiens s'étaient détournés plus ou moins rapidement des nouveaux rituels après leur baptême<sup>95</sup>.

Un jésuite s'exprime ainsi dans une *Relation* : « la grâce du baptême ne devant s'accorder aux adultes, surtout dans ce pays-ci, qu'avec précaution et après de longues épreuves »<sup>96</sup>. Claude Chauchetière en témoigne également :

« On a vu des sauvages se relacher presque aussytost apres leur baptesme on en a un devenus pires qu'ils n'estoient avant d'estre baptisés. Parce qu'ils navoient pas asses de courage pour mespriser le respect humain qui est le ceuïl ordinaire de ces gens la ; il n'y a pas de doute aussy que le diable qui regrette sa proye ne tente davantage les nouveaux baptisés pour leur faire perdre la grace aussy tost apres qu'ils l'ont receüe enfin c'est un miracle quand on voit un chrestien se soutenir dans le pais des iroquois. »<sup>97</sup> La période d'instruction de six mois de Tekakwitha est soulignée comme étant exceptionnelle.

Le baptême de Tekakwitha eut lieu le 5 avril 1676. Jacques de Lamberville lui donna alors le nom de Catherine, en l'honneur de Sainte Catherine de Sienne<sup>98</sup>.

« Le pere choisit le jour de Pasques pour faire un baptesme si solennel et le lieu où elle fut baptisée fut la chapelle; ce baptesme fut fait avec toutes les ceremonies de

<sup>94</sup> Paroles de Jacques de Lamberville, rapportées dans Darren Bonaparte, *A Lily Among Thorns : The Mohawk Repatriation of Kateri Tekakwitha*, Akwesasne, The Wampum Chronicles, 2009, p.136

<sup>95</sup> Deslandres D., «Séculiers, laïcs, Jésuites : épistémés et projets d'évangélisation et d'acculturation en Nouvelle France. Les premières tentatives, 1604-1613 », dans *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Italie et Méditerranée*, T. 101, N°2. 1989, Disponible en ligne : <[web/revues/home/prescript/article/mefr\\_1123-9891\\_1989\\_num\\_101\\_2\\_4064](http://web.revues/home/prescript/article/mefr_1123-9891_1989_num_101_2_4064)> p.785

<sup>96</sup> Isabelle et Jean Louis Vissière, *Peaux-Rouges et Robes noires: Lettres édifiantes et curieuses des Jésuites français en Amérique au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris: La Différence, 1993, p.49

<sup>97</sup>Claude Chauchetière, *La vie de la B. Catherine Tégakouita dite à présent La Sainte Sauvagesse*, (1695), Manate [New York], 1887, P.48

<sup>98</sup> Tertiaire dominicaine, morte en 1380

l'église, avec elle furent baptisées deux autres personnes ; on luy donna le nom de Catherine.»<sup>99</sup> A partir de ce jour, le prénom de Catherine fut apposé à celui de Tekakwitha, scellant son entrée officielle pour les jésuites dans le monde chrétien.

A la suite de son baptême, le père de Lamberville conseilla plusieurs fois à Catherine Tekakwitha de partir vers la mission chrétienne de La Prairie Sainte Madeleine<sup>100</sup> fondée en 1670 au Canada, près de Montréal ; Tekakwitha pourrait y pratiquer sa foi entourée d'Amérindiens convertis :

*« I regretted only that so pure a soul and one so disposed to receive the impress of the Holy Spirit should remain in a land subject to all sorts of vice (...) I spoke of this to her sometimes, especially when she came to explain to me of the displeasure shown her by those of her cabin, for after trying to console her I told her of the peace enjoyed by the Christians of Sault Saint François Xavier. »*<sup>101</sup>

La mission est un lieu de conversion, mais avant tout un « instrument de changement religieux »<sup>102</sup> contrôlé par les jésuites.

Selon les hagiographies, Catherine Tekakwitha se décida après avoir subi les représailles de son village, et de ses proches en particulier<sup>103</sup>, son oncle était farouchement opposé à son départ. Il faisait partie de ceux qui désapprouvaient la présence des blancs et leur religion, principalement car les pères enjoignaient les Amérindiens convertis à quitter le village : « Elle était dépendante (...) de son oncle qui voyait seulement avec tristesse son village se dépeupler. Il se déclara l'ennemi de tous ceux qui pensaient aller vivre parmi les Français. »<sup>104</sup>

---

<sup>99</sup> Claude Chauchetière, *La vie de la B. Catherine Tégakouita dite à présent La Sainte Sauvagesse*, (1695), Manate [New York], 1887, p.46

<sup>100</sup> Mission St François Xavier, appelée également Sault St Louis et plus tard, Kahnawake

<sup>101</sup> Paroles de Jacques de Lamberville, rapportées dans Darren Bonaparte, *A Lily Among Thorns : The Mohawk Repatriation of Kateri Tekakwitha*, Akwesasne, The Wampum Chronicles, 2009, p.142

<sup>102</sup> Allan Greer, *Catherine Tekakwitha et les jésuites : La rencontre de deux mondes*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2007, p.142

<sup>103</sup> Selon Claude Chauchetière : « Sa cabane commença a la persecuter disant que depuis qu'elle estoit chrestienne elle estoit devenue paresseuse parce qu'elle n'alloit pas travailler aux champs les dimanches ils la reprenoit de cette negligence pretendue et ensuite la maltraitoit en diverses facons c'est la maniere en ce pais la de faire quitter le chapelet. » dans *La vie de la B. Catherine Tégakouita dite à présent La Sainte Sauvagesse*, (1695), Manate [New York], 1887, p.52

<sup>104</sup> Pierre Cholenec, *La vie de Catherine Tégakouita. Première Vierge Iroquoise*, 1696, Re transcrite par Diego Paoletti sur *The life of Catherine Tekakwitha*, 2012, en ligne, chap III disponible sur <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/first-iroquois-virgin.php?p=3>>

Tekakwitha entreprit pourtant le long voyage vers le Canada, accompagnée d'un Amérindien Oneida chrétien nommé Ogenheratarihien (Cendre Chaude en français), avec la bénédiction du père de Lamberville :

« *Among some of the Christians of the Mission of Sault Saint François Xavier who came to the Iroquois to see their relatives, was one of the most important of the Oneida called Ogenheratarihien. (...) He began to talk them of Christianity and of the happiness of those who had come to live at Sault St François Xavier.*

*Catherine alone, as if God had addressed to her the words of this preacher, was touched by them. She sought me out and told me she was determined to carry out what I had so often advised her. She begged me earnestly to take proper measures to restrain her relatives who wished to stop her. I put her under the care of Ogenheratarihien.»<sup>105</sup>*

Le périple dura trois mois, ils arrivèrent au bord du fleuve St Laurent à l'octobre 1677. La mission du Sault St Louis (ou mission St François Xavier) comprenait 22 maisons longues sur deux rangs. Une maison en bois de style canadien-français avait été bâtie pour les missionnaires : les pères Frémin, Choleneq et Chauchetière.<sup>106</sup>

Voici une description des alentours de la mission que l'on peut lire dans une *Relation* de 1671 : « Chapitre VI De la Residence de S.Xavier des Praiz :

Cette résidence est à soixante lieues de Quebec, un peu au dessus de la Ville de Montréal qu'elle a au nord, dont elle n'est éloignée que de la largeur du fleuve saint Laurent, c'est-à-dire d'environ une lieue et demie. Elle est située sur une plaine qui est eslevée comme une petite montagne, à l'entrée d'une vaste prairie, appelée communément la prairie de la Magdeleine, qui est arrosée par divers contours d'une petite rivière très agréable, et abondante en toutes sortes de poissons. Une lieue plus haut est la décharge du Sault Saint Louys, d'où se forme un beau bassin de plus d'une lieue de large, terminé du costé du Nord, de l'Isle saint Paul ; (...) On y compte près de soixante habitans.(...) Cette résidence est

---

<sup>105</sup> Paroles de Jacques de Lamberville, rapportées dans Darren Bonaparte, *A Lily Among Thorns : The Mohawk Repatriation of Kateri Tekakwitha*, Akwesasne, The Wampum Chronicles, 2009, p.142

<sup>106</sup> Allan Greer, *Catherine Tekakwitha et les jésuites : La rencontre de deux mondes*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2007, p.142

pour servir de lieu de repos à nos Missionnaires, tant du pais des Iroquois que des Algonquins Supérieurs, dits Outaouacs.»<sup>107</sup>

Catherine Tekakwitha avait sur elle une lettre de recommandation du père de Lamberville qu'elle remit en main propre au père Cholenec, alors en charge de la mission : « Catherine me fut envoyée par le Père Jacques de Lamberville et la lettre qu'elle m'apporta de sa part contenait ce passage: « Catherine Tekakwitha va demeurer au Sault. Prendriez-vous en charge, je vous prie, sa direction ? Vous connaîtrez bientôt le trésor que nous vous donnons. Gardez-le donc bien ! Quand entre vos mains elle va profiter à la gloire de Dieu et au salut d'une âme qui lui est assurément bien chère. » Sur cette recommandation, le Père Frémin voulut que je prisse sur moi sa conduite puisque d'ailleurs j'étais déjà chargé d'enseigner aux Indigènes le baptême, les sacrements de pénitence et de sainte communion. »<sup>108</sup> Pierre Cholenec devint effectivement le confesseur de Tekakwitha durant ses années de vie à la mission.

La jeune Iroquoise retrouva une vieille amie de sa mère du temps d'Ossernenon, Anastasie Tegonhatsiongo<sup>109</sup>. En tant que matriarche responsable de sa maison longue, Anastasie prit dès lors Tekakwitha sous son aile :

« La maîtresse de la cabane était à une ancienne chrétienne nommée Anastasie Tegonhatsihongo, qui fut l'une des premières Iroquoises à se faire baptiser par nos Pères. Elle était alors un des piliers de la mission et une des plus ferventes de la confraternité de la Sainte Famille. Le village entier la connaissait comme la meilleure pour instruire et sa seule occupation était de préparer les personnes de son genre pour le baptême. Celle-ci avait connu Catherine lorsqu'elle était petite, ainsi que sa défunte mère, dans leur pays. Elle l'a beaucoup aidée au Sault pour avancer dans la vertu. Elle lui a toujours tenu lieu de mère et elle a été aussi sa principale institutrice. »<sup>110</sup>

---

<sup>107</sup> Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux missions des Pères de la Compagnie de Jésus, en la Nouvelle France, des années 1670. & 1671 d'après l'édition de Sébastien Mabre-Cramoisy publiée à Paris en 1672, 1858, p.12

<sup>108</sup> Pierre Cholenec, *La vie de Catherine Tégakouita. Première Vierge Iroquoise*, 1696, Re transcrite par Diego Paoletti sur *The life of Catherine Tekakwitha*, 2012, en ligne, chap IV disponible sur

<<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/first-iroquois-virgin.php?p=4>>

<sup>109</sup> En mohawk : Kanahstasi Tekonwatsenhon :ko

<sup>110</sup> Pierre Cholenec, Op.cit., Ibid.

Anastasia fut en somme le guide spirituel de Kateri, son professeur sur les coutumes de vie chrétienne canado-amérindienne<sup>111</sup>, propres à la mission :

« Elle apprit d’abord les exercices ordinaires de la mission tant pour les jours de feste que pour les jours ouvriers, elle en apprit plus dans une semaine que les autres ne font en plusieurs années, elle ne perdoit pas un moment soit qu’elle fust dans la cabane dans les champs ou dans le bois on la voyoit le chapelet a la main avec sa chere institutrice (...) Elle ne se separoit jamais d’Anastasia parce qu’elle apprenoit plus d’elle quand elles estoit toutes deux seules a bucher qu’elle n’en apprenoit ailleurs. »<sup>112</sup>

Kateri Tekakwhita priait et se confessait souvent : « Elle priait très peu avec les lèvres, mais elle priait beaucoup avec les yeux et le cœur, si bien qu’elle avait toujours les yeux baignés de larmes, et son cœur poussait incessamment d’ardents soupirs. »<sup>113</sup> Sa ferveur et sa piété exceptionnelle convainquirent Pierre Cholenec de lui faire passer sa première communion à Noël 1677, sans la période d’essai préalable, réservée habituellement aux nouveaux convertis.<sup>114</sup>

Kateri continua de se montrer extrêmement pieuse, elle vivait au rythme de la mission. Après Noël venait la période de chasse. Celle-ci débuta à la fin décembre 1677, ou en janvier 1678 et s’étendit jusqu’au printemps. La chasse restait une activité traditionnellement masculine, mais beaucoup de femmes accompagnaient les hommes afin de s’occuper du nettoyage et du traitement des peaux.<sup>115</sup>

Kateri participa tout en observant quotidiennement ses exercices de piété.

Un incident bouleversa cependant la vie de Kateri durant ces mois hors de la mission.

---

<sup>111</sup> Allan Greer, *Catherine Tekakwitha et les jésuites : La rencontre de deux mondes*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2007, p.194

<sup>112</sup> Claude Chauchetière, *La vie de la B. Catherine Tégakouita dite à présent La Sainte Sauvagesse*, (1695), Manate [New York], 1887, p.103

<sup>113</sup> Pierre Cholenec, *La vie de Catherine Tégakouita. Première Vierge Iroquoise*, 1696, Re transcrite par Diego Paoletti sur *The life of Catherine Tekakwitha*, 2012, en ligne, chap V disponible sur <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/first-iroquois-virgin.php?p=5>>

<sup>114</sup> Ibid., chap VI disponible sur < <http://www.tekakwitha.info/fr/articles/first-iroquois-virgin.php?p=6>>

<sup>115</sup> Allan Greer, Op.cit, p.198

Elle s'était construit un petit oratoire dans les bois afin d'aller y prier régulièrement, mais « dans les sociétés iroquoiennes de cette époque, en général, on ne voit pas d'un bon œil la solitude et les habitudes secrètes »<sup>116</sup>, son comportement éveilla les soupçons. « Un homme du groupe, après avoir couru toute la journée après un orignal, revint à la cabane fort tard et fort fatigué, si bien qu'en y entrant, il se jeta à la première place qu'il trouva et il s'y endormit sans boire ni manger. Sa femme se réveilla le lendemain matin et le trouva couché proche de la natte de Catherine. »<sup>117</sup> Plus tard, celui-ci demanda de l'aide à Kateri afin de chercher son canot, et sa femme, déjà soupçonneuse, en conclut un adultère. Comme la période de chasse prenait fin, et que le groupe rentrait à la mission, la femme attendit d'en parler au père Cholenec dès son arrivée.

Entre temps, les rumeurs étaient allées bon train, on parlait de Kateri comme d'une séductrice. Le père Cholenec demanda à Kateri de répondre de l'accusation

« Catherine se contenta simplement de nier le fait sans laisser paraître la moindre émotion, parce qu'elle ne se sentait aucunement coupable. Cette grande tranquillité d'âme, face à une question qui devait être naturellement si délicate pour elle, la justifia parfaitement dans l'esprit du missionnaire. »<sup>118</sup>

Kateri en resta pourtant marquée. Elle développa une peur morbide du péché, et se promit de demeurer désormais à la mission.

Le jour de Pâques, dimanche 10 avril 1678, Kateri communia pour la seconde fois, et fut admise dans la Confrérie de la Sainte-Famille malgré son jeune âge.<sup>119</sup>

C'est également à cette période qu'elle rencontra Marie Thérèse Tegaiaguenta<sup>120</sup>.

Alors que la nouvelle église en bois de la mission se construisait, Marie Thérèse Tegaiaguenta se rapprocha de Tekakwitha qui observait les manœuvres :

« l'esprit de la foy qui les animoit les unit parfaitement elles se saluerent et se parlerent et leurs paroles repondirent aux sentiments de leurs cœurs. »<sup>121</sup>

---

<sup>116</sup> Allan Greer, Op.cit., p.199

<sup>117</sup> Pierre Cholenec, *La vie de Catherine Tégakouita. Première Vierge Iroquoise*, 1696, Re transcrite par Diego Paoletti sur *The life of Catherine Tekakwitha*, 2012, en ligne, chap VII disponible sur <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/first-iroquois-virgin.php?p=7>>

<sup>118</sup> Ibid.

<sup>119</sup> La confrérie de la Sainte Famille est une dévotion établie par François Montmorency de Laval, premier évêque de Québec.

<sup>120</sup> Jeune Oneida qui fut baptisée par le père Bruyas. Son nom en mohawk :Wari Teres Tekaien'kwénhtha

<sup>121</sup> Claude Chauchetière, *La vie de la B. Catherine Tégakouita dite à présent La Sainte Sauvagesse*, (1695), Manate [New York], 1887, p.110

Marie Thérèse Tegaiaguenta portait le fardeau d'une expérience traumatisante. Elle était l'unique rescapée d'une expédition de chasse de onze personnes. Pris par l'hiver, tous les chasseurs avaient péri, les uns après les autres, les survivants mangeant les cadavres jusqu'à ce qu'il ne reste que Marie Thérèse Tegaiaguenta et son mari. Quant ils réussirent après des mois à atteindre un village, l'homme tomba malade et mourut. Marie Thérèse seule survécut, envahie par la culpabilité.<sup>122</sup> C'est sans doute elle qui poussa Kateri vers les pratiques ascétiques. C'était une dimension du christianisme iroquois qui lui avait été cachée jusqu'alors.<sup>123</sup> Il s'agissait de pénitences, de petits groupes de femmes les pratiquaient déjà au sein de la mission. C'était tout ce qui semblait manquer à la quête spirituelle assidue de Tekakwitha. Anastasie Tegonhatsiongo, trop âgée, ne faisait pas partie de ces groupes, et n'en avait pas parlé à Kateri.

Marie Thérèse Tegaiaguenta l'entraîna sur le chemin du mysticisme catholique iroquois.<sup>124</sup> La flagellation réciproque devint un élément central de leur relation.<sup>125</sup> Bientôt, les deux jeunes filles recherchèrent une troisième compagne qui pourrait les instruire, toujours plus loin, dans la poursuite du sacré :

« Marie Therese Tegaiaguenta jugea qu'il valoit mieux qu'elles fussent trois ensemble ou qu'elles eussent avec elles quelquentienne chrestienne a laquelle toutes les choses qu'elles cherchoint pussent estre connues. »<sup>126</sup>

Marie Skarichions, chrétienne depuis plusieurs années fut cette personne :

« Elle a vécu à la mission jésuite de Lorette près de Québec, où, pour cause de maladie, elle a dû être isolée à l'Hôtel-Dieu de Québec, un hôpital-couvent administré par des religieuses. »<sup>127</sup>

---

<sup>122</sup> Pierre Cholenec, *La vie de Catherine Tégakouita. Première Vierge Iroquoise*, 1696, Re transcrite par Diego Paoletti sur *The life of Catherine Tekakwitha*, 2012, en ligne, chap IX disponible sur < <http://www.tekakwitha.info/fr/articles/first-iroquois-virgin.php?p=9>>

<sup>123</sup> Allan Greer, *Catherine Tekakwitha et les jésuites : La rencontre de deux mondes*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2007, p.201

<sup>124</sup> Ibid.

<sup>125</sup> Ibid, p.203

<sup>126</sup> Claude Chauchetière, *La vie de la B. Catherine Tégakouita dite à présent La Sainte Sauvagesse*, (1695), Manate [New York], 1887, p.113

<sup>127</sup> Allan Greer, Op.cit., p.205

À leur demande, elle divulgua aux jeunes ascètes ce qu'elle-même avait pu observer de ces femmes pieuses.

« Elle dit donc qu'il falloit qu'elles ne se separassent jamais qu'il falloit qu'elles s'habillassent de mesme façon et que si elles pouvoient qu'elles demeurassent dans une mesme cabane Elles avoient alors une isle devant elles qu'on appelle l'isle aux herons »<sup>128</sup>. En somme, il s'agissait d'un projet de couvent.

Elles décidèrent d'en parler au père Frémin mais celui-ci les jugea trop jeunes dans la foi, et rejeta le projet.

Kateri avait entre temps fait un voyage à Montréal « où elle a vu des saintes vierges dans un hôpital, qui veillaient sur les malades avec une charité admirable et avec modestie »<sup>129</sup>, et, bien décidée à les imiter, elle formula en elle le désir de ne jamais se marier. Ce fut l'unique conflit qui éclata entre elle et sa mère spirituelle Anastasie Tegonhatsiongo. Kateri était toujours en âge de se marier, et la vieille iroquoise en fit part à Kateri, c'était dans son intérêt si elle voulait vivre de la chasse de son mari. Le père Cholenec reçût les deux femmes l'une après l'autre avec leurs arguments. Kateri désirait au plus profond d'elle-même ne jamais se marier, elle pouvait s'accommoder de la pauvreté. Le père Cholenec la pria d'y réfléchir trois jours encore avant de prendre sa décision mais Kateri insista, et il en fut fait selon son désir<sup>130</sup>.

Avec le soutien et la participation continus de Marie Thérèse Tegaiaguenta, elle poursuivit les exercices de piété et les pénitences : « à châtier son corps par un travail continuel, par les veilles, par les jeûnes et par toutes sortes d'austérités dont elle pouvait s'aviser en cachette.<sup>131</sup> (...) Elle punissait son corps plusieurs fois la semaine avec des disciplines sanglantes de mille ou douze cent coups de fouet sur ses épaules. (...) Quand elle allait dans les bois l'hiver avec sa sœur et d'autres femmes, elle restait toujours derrière, ôtait ses mocassins et marchait pieds nus

---

<sup>128</sup> Claude Chauchetière, *Op.cit.*, p.114

<sup>129</sup> Pierre Cholenec, *La vie de Catherine Tégakouita. Première Vierge Iroquoise*, 1696, Retranscrite par Diego Paoletti sur *The life of Catherine Tekakwitha*, 2012, en ligne, chap XI disponible sur <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/first-iroquois-virgin.php?p=11>>

<sup>130</sup> Ibid.

<sup>131</sup> Ibid., chap XII disponible sur <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/first-iroquois-virgin.php?p=12>>

dans la neige et sur la glace. »<sup>132</sup> Une fois, « Marie Therese luy dit qu'elle avoit envie de se bruler comme une esclave et de mettre entre le doigt du pied et le gros orteil un charbon de feu pendant un Ave Maria Catherine dit qu'elle en feroit autant Chacune ne manqua pas de faire cela et la compagne de Catherine dit que pour elle le cœur pensa luy manquer et que la douleur l'avoit percée jusqu'au vif mais que cependant elle avoit regardé le charbon de feu qui crucifioit la chair Le lendemain elle fut voir Catherine dans sa cabane qu'elle admira voyant la confiance qu'elle avoit eu car il y avoit un grand trou a son pied; ce qui ne pouvoit se faire sans qu'elle ne sentit de grandes douleurs. »<sup>133</sup>

Après toute une saison passée ainsi, la période de chasse de l'hiver 1678 arriva. Kateri refusa bien entendu d'y participer. Elle fut bientôt entourée de treize femmes restées comme elle à la mission, et toutes partageaient la même dévotion : « Elles avaient comme but l'atteinte de la plus haute condition de perfection.(...) Elles s'appelaient les Sœurs de Catherine. »<sup>134</sup>

Mais sa santé, fragile depuis toujours (sans doute une conséquence de la petite vérole qui l'avait ravagée durant son enfance), ne put supporter le rythme des pénitences toujours plus sévères, et en février 1679, Kateri tomba gravement malade : « Elle ressentit un grand mal d'estomac, accompagné de fréquents vomissements, avec une fièvre lente qui la mina peu à peu. Elle sombra dans un état de langueur dont elle ne put se relever. »<sup>135</sup>

Kateri avait 24 ans, elle mourut un mercredi, le 17 avril 1680 aux alentours de 15h, entourée de fidèles amérindiens et des pères jésuites Chauchetière et Cholenec.

---

<sup>132</sup> Pierre Cholenec, Op.Cit., chap XIV disponible sur : <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/first-iroquois-virgin.php?p=14>>

<sup>133</sup> Claude Chauchetière, *La vie de la B. Catherine Tégakouita dite à présent La Sainte Sauvagesse*, (1695), Manate, [New York], 1887, p.128

<sup>134</sup> Pierre Cholenec, *La vie de Catherine Tégakouita. Première Vierge Iroquoise*, 1696, Retranscrite par Diego Paoletti sur *The life of Catherine Tekakwitha*, 2012, en ligne, chap XII disponible sur <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/first-iroquois-virgin.php?p=12>>

<sup>135</sup> Ibid., chap XIII disponible sur <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/first-iroquois-virgin.php?p=13>>

## 2. Les distorsions de l'hagiographie

Claude Chauchetière et Pierre Cholenec, la biographie de Kateri n'aurait pu être réalisée sans ses deux auteurs. La question qui émerge alors est celle-ci : est-ce la vérité, est-ce la vie réelle de Kateri ?

Il est en fait extrêmement difficile de retranscrire une biographie objective de Kateri. Les sources sont écrites exclusivement par les missionnaires jésuites : le père Jacques de Lamberville dans les *Relations des jésuites* et ses lettres, les pères Claude Chauchetière et Pierre Cholenec dans leur hagiographie.

De ce fait, l'objectivité est en réalité impossible.

La « Kateri Tekakwitha » qui est décrite est le reflet de ce que les jésuites voyaient et voulaient voir en elle. Les preuves, les faits historiques même de sa vie ont été choisis, triés, fondus au style hagiographique, et moulés au format de pensée chrétien de l'époque.

Une hagiographie est une biographie sainte (*Vita Sanctorum*), la vie de Kateri a été écrite d'après le modèle des vies de saints déjà bien connus, « elle est assimilée à celles des Saintes d'Europe médiévale »<sup>136</sup>. Les faits sont intensifiés afin de faire ressortir le caractère sacré du personnage ; Chauchetière s'efforce surtout d'effacer toute trace de l'identité indienne de Kateri, « Son héroïne chrétienne n'est indienne que superficiellement et accidentellement. » Il présente « une Catherine dont l'essence profonde dément son identité autochtone. »<sup>137</sup>

L'hagiographie de Pierre Cholenec s'appuie sur celle de Chauchetière, hormis quelques rares points divergents. Ceux-ci révèlent des choix cruciaux pour l'objectif hagiographique, mettant en valeur certaines vertus du personnage saint plus que d'autres. Par exemple, Claude Chauchetière tend à valoriser la force de caractère de Kateri, sa foi sans faille, son austérité héroïque, tandis que Pierre Cholenec met l'emphase sur sa virginité, pour lui, la chasteté de son personnage

---

<sup>136</sup> Allan Greer, *Catherine Tekakwitha et les jésuites : La rencontre de deux mondes*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2007, p.248

<sup>137</sup> Ibid., p.249

est capitale<sup>138</sup>. La marque de cette insistance se retrouve dans le titre même de son hagiographie : *La vie de Catherine Tégakouita, Première Vierge Iroquoise*, contre *La vie de la B. Catherine Tégakouita dite à présent La Sainte Sauvagesse* pour Claude Chauchetière. Dans le corps du texte, seul Cholenec mentionne la prononciation du vœu de chasteté de Kateri, qui aurait eu lieu: « le 25 mars 1679 sur les huit heures du matin »<sup>139</sup>, Chauchetière indique quant à lui que Cholenec n'avait pas voulu le lui accorder de son vivant<sup>140</sup>.

Tout deux tendent cependant à accentuer les difficultés et les souffrances de Kateri, afin de démontrer sa force spirituelle hors du commun : ses tantes qui usent de stratagèmes pour la marier de force, les persécutions de ses proches et des membres de son village après son baptême, sa fuite vers le Canada poursuivie par son oncle proche de la tuer, son combat pour rester vierge malgré les insinuations... Même le récit de la vie de son amie proche, Marie Therese Tegaiguenta n'est pas conté par hasard.

Marie Thérèse est représentative de l'indienne telle que se l'imaginent les Européens de l'époque. Bien que vertueuse, Marie Thérèse Tegaiguenta n'est pas sainte<sup>141</sup>, elle a vécu une expérience terrible en milieu sauvage, autrement dit, en milieu indien, cette expérience incluant de l'anthropophagie.

La pureté de Kateri n'en ressort en comparaison que plus éclatante. Après tout, Kateri, elle, répugne à ce milieu sauvage. Lors de l'expédition de chasse hivernale, Kateri avait même construit un petit oratoire dans les bois : « Il s'agit d'une croix gravée dans l'écorce d'un arbre, près du ruisseau qui longe le campement ; (...) Pour les premiers biographes de Catherine l'espace revêt une signification morale : le village chrétien du Sault St Louis, avec les champs qui l'entourent, est bon, alors que les bois, sombre repaire des démons et des sauvages païens, sont presque entièrement mauvais. Ainsi, loin de voir Catherine communiant avec la nature dans son oratoire de bois, ils la voient faisant de son mieux pour communier avec la civilisation. »<sup>142</sup> L'objectif de Claude Chauchetière et de Pierre Cholenec est de

<sup>138</sup> Ibid., p.258

<sup>139</sup> Pierre Cholenec, *La vie de Catherine Tégakouita. Première Vierge Iroquoise*, 1696, Re transcrite par Diego Paoletti sur *The life of Catherine Tekakwitha*, 2012, en ligne, chap XIII disponible sur <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/first-iroquois-virgin.php?p=13>>

<sup>140</sup> Allan Greer, Op.Cit, p.264

<sup>141</sup> Allan Greer, Op.cit, p.276

<sup>142</sup> Ibid, p.199

« convaincre les lecteurs Européens de la compatibilité entre deux univers : saint et sauvagesse. »<sup>143</sup>

Ce qui est connu de la vie de Kateri est en fin de compte le reflet du point de vue de ces deux missionnaires désireux de dévoiler une même vérité :

Kateri Tekakwitha était une sainte. Mais pourquoi et comment s'y sont ils pris ?

Tout commence le 17 avril 1680, « Catherine Tekakwitha est morte comme elle avait vécu, c'est-à-dire comme une sainte. Il allait de soit qu'une si sainte vie devait être suivie d'une plus sainte mort, parce qu'elle fut remplie du Saint-Esprit. »<sup>144</sup>

### 3) LA MEMOIRE

« La vraie vie du héros commence souvent mais pas nécessairement après sa mort. Le culte permet de mesurer l'aura du héros. Ce dernier est l'objet d'une construction, il est le produit d'un discours, d'une « héroïsation », qui révèle les valeurs d'une civilisation. »<sup>145</sup>

#### 1. La mort, les miracles et les biographes

Le mercredi 17 avril 1680, à 15h, Kateri Tekakwitha, jeune Iroquoise de 24 ans s'éteint ; à son côté veillent les pères Claude Chauchetière, et Pierre Cholenec<sup>146</sup> : « On regarda son corps comme une pretieuse relique La simplicité des sauvages leur fit faire en cette occasion plus qu'il n'eust fallu comme de luy baiser les mains de garder comme une relique ce que luy avoit appartenu de passer le soir et le reste de la nuit aupres d'elle a regarder son visage qui changea peu a peu en moins d'un quart d'heure il donnoit de la devotion quoyque son ame en fust separée il parut plus beau qu'il n'estoit de son vivant. »<sup>147</sup>

---

<sup>143</sup> Ibid. p.248

<sup>144</sup> Pierre Cholenec, *La vie de Catherine Tégakouita. Première Vierge Iroquoise*, 1696, Re transcrite par Diego Paoletti sur [The life of Catherine Tekakwitha](http://www.tekakwitha.info/fr/articles/first-iroquois-virgin.php?p=15), 2012, en ligne, chap XV disponible sur <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/first-iroquois-virgin.php?p=15>>

<sup>145</sup> Odile Faliu, Marc Turret (dir.), *Héros : d'Achille à Zidane*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 2007, Introduction

<sup>146</sup> Ainsi que les compagnes de Kateri, dont Marie Thérèse Tegaiaguenta qui reçut ses dernières paroles

<sup>147</sup> Claude Chauchetière, *La vie de la B. Catherine Tégakouita dite à présent La Sainte Sauvagesse*, (1695), Manate, [New York], 1887, p.167

Les pères jésuites observent en effet ce qui est, selon eux, le premier miracle. Les cruelles cicatrices de la petite vérole sur le visage de Kateri s'estompent après sa mort.<sup>148</sup>

L'enterrement de la jeune Iroquoise a lieu le jour suivant. Claude Chauchetière insiste pour que son corps soit déposé sous la chapelle de la mission, mais Pierre Choleneç désire éviter toute singularité. En fin de compte, plus raisonnable, le père profès<sup>149</sup> veut se montrer prudent, « enterrer une personne dans l'église est un honneur réservé aux élites de l'Europe catholique(...) Il est très conscient du fait que ce qui ressemble à des signes de la faveur divine peut tout aussi bien être des pièges du Diable.»<sup>150</sup>

C'est que Chauchetière « commence déjà à croire qu'il a été témoin de la mort d'une sainte »<sup>151</sup>. La semaine précédent sa mort, il avait rendu tous les jours visite à la mourante, « il ne pouvait que l'admirer. Il la trouvait toujours avec un visage souriant, qui témoignait de la tranquillité de son âme et du plaisir qu'elle trouvait dans ses douleurs. »<sup>152</sup> Profondément marqué par la jeune Iroquoise, Chauchetière écrit : « Après sa mort, j'ai été dans un paradis continuél avec elle et je me suis recommandé aux prières de cette servante de Dieu. »<sup>153</sup>

Toute sa vie, Chauchetière avait douté de sa propre force, de son propre mérite sur le chemin de Dieu, entre désespoir et élans mystiques. Kateri Tekakwitha et sa foi inébranlable, sa mort sereine, avaient suffit à le convaincre que la jeune iroquoise était une sainte, elle, pourtant une femme amérindienne sans instruction.

---

<sup>148</sup> Choleneç donne plus de détails de ce moment : « Soudainement son visage changea environ un quart d'heure après sa mort et devint dans un moment si beau, souriant et blanc. Son visage assumait une apparence de couleur vermeille qu'elle n'avait jamais eue et ses traits n'étaient plus les mêmes. J'ai remarqué son visage transfiguré aussitôt car j'étais en prière auprès d'elle et je criai, parce que je fus tellement saisi d'étonnement. », Dans *La vie de Catherine Tégakouita. Première Vierge Iroquoise*, 1696, Retranscrite par Diego Paoletti sur *The life of Catherine Tekakwitha*, 2012, en ligne, chap XVI disponible sur <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/first-iroquois-virgin.php?p=16>>

<sup>149</sup> Le plus haut rang qu'un jésuite puisse atteindre. Le père Choleneç est de ce fait le supérieur hiérarchique de Claude Chauchetière

<sup>150</sup> Allan Greer, *Catherine Tekakwitha et les jésuites : La rencontre de deux mondes*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2007, p.38

<sup>151</sup> Ibid.

<sup>152</sup> Pierre Choleneç, *La vie de Catherine Tégakouita. Première Vierge Iroquoise*, 1696, Retranscrite par Diego Paoletti sur *The life of Catherine Tekakwitha*, 2012, en ligne, chap XV disponible sur <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/first-iroquois-virgin.php?p=15>>

<sup>153</sup> Claude Chauchetière, *La vie de la B. Catherine Tégakouita dite à présent La Sainte Sauvagesse*, 1695, Retranscrite par Diego Paoletti sur *The life of Catherine Tekakwitha*, 2012, en ligne, chap 23 disponible sur : <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/life-of-the-good-catherine.php?p=23>>

Les missionnaires jésuites du 17<sup>e</sup> siècle voient dans les communautés autochtones à convertir un « potentiel spirituel illimité »<sup>154</sup>. Dans la quête d'une croyance en Dieu, vraie et pure, les jésuites comparent les Iroquois « aux « chrétiens de la primitive église », évoquant ainsi la foi pure d'un âge révolu »<sup>155</sup>

Voici ce qu'écrivit le père Cholenec à propos de la mission du Sault : « C'était une église naissante qui possédait des grâces extraordinaires et la sainteté qui y régnait était digne de la première église. »<sup>156</sup>

« Les hommes mystiques sont fascinés par l'idée que les pauvres, les gens méprisés, les personnes sans instruction puissent être plus près de Dieu. Ils sont pareillement portés à idéaliser les femmes(...) A leurs yeux, les gens sans pouvoir et sans instruction sont davantage des abstractions que des êtres humains bien vivants(...) Ces personnages dénués de tout entrent d'abord dans les écrits mystiques pour des besoins de négation, où ils personnifient toutes les qualités de simplicité et d'humilité que les religieux « de qualité » craignent de ne pas avoir. »<sup>157</sup> Kateri Tekakwitha, en tant que femme, et en tant qu'autochtone, remplit ces conditions.

Voilà en somme ce que Chauchetière voit en Kateri : la pureté d'une foi sans faille, la certitude qui semble lui faire défaut, cette résolution dans sa quête spirituelle, quand lui-même avait douté.

Durant l'année 1680, il débute les recherches et répertorie les informations sur la vie de Kateri. Il interroge en particulier Anastasie Tegonhatsiongo, qui avait connu la jeune fille avant sa venue à la mission et qui était une amie de sa mère, ainsi que Marie Thérèse Tegaiaguenta, sans doute l'amie la plus intime de Kateri. Ces notes de recherches et ces témoignages sont inscrits dans un cahier. Il le mentionne lui-même dans l'introduction de son hagiographie, écrite cinq plus tard, ce cahier contenait « un compte rendu exact qui n'était destiné qu'à découvrir ce qui était de Dieu et ce qui ne l'était pas. »<sup>158</sup>

---

<sup>154</sup> Allan Greer, Op.cit, p.278

<sup>155</sup> Ibid., p.166

<sup>156</sup> Pierre Cholenec, Op.cit, Chap XII disponible sur <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/first-iroquois-virgin.php?p=12>>

<sup>157</sup> Allan Greer, Op.cit., p.122

<sup>158</sup> Claude Chauchetière, *La vie de la B. Catherine Tégakouita dite à présent La Sainte Sauvagesse*, 1695, Retranscrite par Diego Paoletti sur *The life of Catherine Tekakwitha*, 2012, en ligne, introduction disponible sur : <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/life-of-the-good-catherine.php>>

Cependant, Chauchetière veut voir en Kateri une sainte, et sans doute en est-il déjà convaincu alors qu'il établit ses recherches. Ces notes en fin de compte, plus que de le convaincre lui-même, serviront surtout à convaincre ses supérieurs par la suite. S'il doute des faits, s'il tente de camoufler son empressement et surtout de ne pas affirmer lui-même que Kateri est une sainte, alors les faits décrits semblent objectifs et plus vrais.

Claude Chauchetière est ainsi le premier à poser le socle de la mémoire de Kateri. Il est le premier à avoir écrit, il est également celui qui réalisera son premier et unique portrait contemporain<sup>159</sup>.

Mais Kateri Tekakwitha est-elle vraiment exceptionnelle ?

Les pères Chauchetière et Cholenec l'ont admirée pour sa ténacité, sa force spirituelle et ses persévérances dans l'accomplissement des pénitences. En réalité, Kateri n'était pas la seule. Marie Thérèse Tegaiaguenta l'avait initiée aux pratiques ascétiques, mais celles-ci avaient déjà cours dans certains groupes de jeunes femmes au sein de la mission. Car les pratiquants les plus fervents de la mission sont essentiellement des femmes.

Le système matriarcal traditionnel des sociétés iroquoises est préservé au sein de la mission. La vie collective quotidienne est régie par les femmes, à tel point que l'apprentissage des pratiques catholiques se trouve incorporé aux croyances et aux tâches typiquement iroquoiennes. Quand Kateri Tekakwitha arrive à la mission, c'est une « sœur » qui l'accueille, et par la suite, Anastasie Tegonhatsiongo prend en charge son initiation. Elle instruit Kateri sur le travail des femmes à la mission, et sur les coutumes de vie chrétienne. Il est alors possible de penser que Kateri ait perçu le catholicisme « comme une religion iroquoise, une manière de vivre transmise dans le cadre familial des gestes productifs des femmes. »<sup>160</sup>

Kateri a évolué dans sa quête spirituelle dans un environnement presque exclusivement féminin.

Ces femmes sont effectivement nombreuses à vouloir atteindre ce pouvoir spirituel présenté par les jésuites.

---

<sup>159</sup> Il sera présenté et décrit en partie II, 1), 2. Les premières hagiographies et la première image

<sup>160</sup> Allan Greer, *Catherine Tekakwitha et les jésuites : La rencontre de deux mondes*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2007, p.194

Le christianisme leur apparaît peut être comme un « nouvel ensemble de rites magiques »<sup>161</sup>, et celui-ci est accessible par l'ascèse : « Nul doute que les jésuites ont aidé à préparer le terrain pour les soudaines manifestations d'extrémisme ascétique, et cela de diverses façons, par exemple avec les histoires des Saints et les sermons du Vendredi Saint au sujet de l'agonie du Christ en croix, lesquels peuvent fort bien véhiculer l'impression que les chrétiens les plus estimables imitent ces modèles de souffrances volontaires. »<sup>162</sup>

Les Iroquoises ne sont de fait pas ignorantes en matière de supplices. L'automutilation, les bains glacials, les brûlures sont des tortures bien connues des sociétés iroquoises de l'époque.

En temps de guerre, les Iroquois avaient l'habitude de torturer certains de leurs prisonniers. Mais dans la probabilité où eux mêmes seraient faits prisonniers, ils s'entraînaient délibérément à endurer la douleur, les hommes comme les femmes, les enfants comme les adultes.

Dans le cadre de la mission, « l'automutilation semble faire partie d'une quête du sacré(...) La tradition iroquoise(...) ne fait pas de distinction radicale : un comportement de négation de soi peut être adopté à la fois pour renforcer le moi et pour obtenir des bienfaits spirituels. »<sup>163</sup>

Le père Cholenec est impressionné par ce qu'il observe, et peut-être en est-il un peu effrayé également : « Elles vont toujours à l'extrême, tant et si bien que cela est venu à notre connaissance et nous avons été obligés de modérer leur zèle. »<sup>164</sup>

Il a vu des femmes supporter stoïquement le froid, se roulant dans la neige, ou restant dévêtues au milieu de la tempête, d'autres se plonger dans les eaux glacées, tout cela en récitant leur chapelet ; il est sidéré en apprenant qu'une femme a plongé avec sa fille de trois ans dans une rivière glacée<sup>165</sup>.

Face à ces pratiques extrêmes, les pères n'ont d'autres moyens, quand ils le savent<sup>166</sup>, que poser des limites<sup>167</sup>, mais les règles ne sont pas toujours respectées

---

<sup>161</sup> « Il n'est pas impossible que les Amérindiens comprennent le christianisme comme un nouvel ensemble de rites magiques ; c'est l'opinion des anthropologues comme Bruce G.Trigger. » cité par D. Deslandres, «Séculiers, laïcs, Jésuites : épistémès et projets d'évangélisation et d'acculturation en Nouvelle France. Les premières tentatives, 1604-1613 », dans *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Italie et Méditerranée*, T. 101, N°2. 1989, Disponible en ligne : </web/revues/home/prescript/article/mefr\_1123-9891\_1989\_num\_101\_2\_4064>, p.779

<sup>162</sup> Allan Greer, Op.cit, p.179

<sup>163</sup> Allan Greer, Op.cit, p.183

<sup>164</sup> Pierre Cholenec, *La vie de Catherine Tégakouita. Première Vierge Iroquoise*, 1696, Re transcrite par Diego Paoletti sur *The life of Catherine Tekakwitha*, 2012, en ligne, chap XII disponible sur <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/first-iroquois-virgin.php?p=12>>

<sup>165</sup> Ibid.

<sup>166</sup> Les mortifications sont sensées être cachées afin d'éviter de commettre un péché d'orgueil

de bonne grâce : « J'étais en charge de la plupart de ces personnes, mais tout cela se passait pour l'ordinaire dans les bois où ces chrétiens croyaient que tout leur était permis. La femme qui se plongea dans la glace trois nuits consécutives n'avait pas coutume d'aller à la chasse et elle y alla cette fois-là parce que je ne lui permettais pas de faire ce qu'elle voulait au village. Elle se disait en elle-même: « Au moins serais-je la maîtresse de mon corps dans les bois. » »<sup>168</sup>

Cette pensée d'une Iroquoise, imaginée par Cholenec, est révélatrice d'un conflit sous jacent dans la hiérarchie, entre le clergé masculin (les pères jésuites) et les converties féminines.<sup>169</sup>

Kateri Tekakwitha n'est pas exempte de réaction au sein de cette lutte de pouvoir. Chauchetière écrit : « Elle voulut couper ses cheveux pour témoigner qu'elle se voyait pour toujours au service de la Vierge des vierges, mais la crainte qu'elle avait de paraître vertueuse a fait qu'elle ne s'est pas coupé les cheveux. Elle se contenta de porter ses cheveux comme les autres filles modestes du village. »<sup>170</sup>, mais est-ce réellement par peur du péché d'orgueil que Kateri refusa de couper ses longs cheveux noirs, fierté des Iroquoises ?

Malgré la présence des pères jésuites en arrière plan, la formation catholique de Kateri s'est déroulée majoritairement dans un cadre féminin. L'importance de ce cadre, du rôle des femmes dans les sociétés iroquoises, est une composante essentielle de l'identité de Kateri Tekakwitha. Sa condition de femme, amérindienne, catholique, a permis la construction d'un lien indéfectible entre Kateri et ses sœurs amérindiennes, mais a aussi suscité l'intérêt de Claude Chauchetière.

Six jours après sa mort, Kateri apparaît à Anastasie Tegonhatsiongo, Marie Thérèse Tegaiaguenta et Claude Chauchetière.

---

<sup>167</sup> Le père Cholenec écrit avoir prescrit le port de cilices, afin de contrôler et d'empêcher au mieux les châtiments inventifs des iroquois

<sup>168</sup> Allan Greer, Op.cit, ibid.

<sup>169</sup> Karen L. Anderson, *Chain Her by One Foot : the Subjugation of Women in Seventeenth-century in New France*, New York, Routledge, 1991

<sup>170</sup> Claude Chauchetière, *La vie de la B. Catherine Tégakouita dite à présent La Sainte Sauvagesse*, 1695, Retranscrite par Diego Paoletti sur *The life of Catherine Tekakwitha*, 2012, en ligne, chap. 20 disponible sur :

<<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/life-of-the-good-catherine.php?p=20>>

Ces apparitions sont décrites en détail dans l'hagiographie de Cholenec. Kateri rassure Anastasie sur son bonheur maintenant qu'elle a rejoint Dieu, et elle corrige Marie Thérèse de ses paroles.

Chauchetière quant à lui bénéficie de plusieurs apparitions, entre 1680 et 1682, qui durent plusieurs heures, et dans lesquelles Kateri s'exprime en latin. Elle l'avertit d'abord d'événements qui auront lieu 3 ans après<sup>171</sup>, et lui commande ensuite de réaliser son portrait<sup>172</sup>. Claude Chauchetière s'efforce en vérité de répandre le culte de Kateri Tekakwitha. Il prend l'initiative, secrètement, d'opérer des guérisons par l'intercession de la jeune Iroquoise.

Il prie, supplie sur sa tombe ; il visite les malades et leur recommande de faire dire des messes « en remerciement au Seigneur pour des grâces accordées à Kateri. »<sup>173</sup>, il leur confie des objets lui ayant appartenu, son crucifix, la poussière de sa tombe : « Tout ce qu'elle a touché a opéré des guérisons, comme le crucifix que nous avons mis entre ses mains lorsqu'elle fut ensevelie, sa couverture, la terre de son tombeau, le plat dans lequel elle mangeait, tous ont rendu subitement la santé. Et l'invocation de son nom a délivré des personnes des tentations charnelles. »<sup>174</sup> Bientôt il fait circuler des dessins de sa main, des images de Kateri.

Cholenec écrit : « Les gens étaient très reconnaissants d'avoir pu obtenir ces peintures et les conservaient soigneusement dans leur cabane. Pour un long temps, le Père s'est abstenu de peindre des portraits de Catherine, mais qui ayant été peint plus tard, ont contribué d'une grande façon à faire connaître Catherine, puisque ayant été mis sur la tête des malades, elles ont porté des guérisons merveilleuses. »<sup>175</sup>

---

<sup>171</sup> « Dans l'apparition, il voyait à la droite de Catherine une église renversée sur son côté et pendant à sa gauche, un Indigène attaché à un poteau et brûlé vif. Ces événements arrivèrent au mois d'août 1683 et en 1690. » dans, *La vie de Catherine Tégakouita. Première Vierge Iroquoise*, 1696, Retranscrite par Diego Paoletti sur The life of Catherine Tekakwitha, 2012, en ligne, chap XVII disponible sur <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/first-iroquois-virgin.php?p=17>>

<sup>172</sup> « Inspice et fac secundum exemplar. » C'est-à-dire: « Regarde et fais suivant le modèle » (Exodus 25:40) »

<sup>173</sup> Henri Béchard, *Kaia'tano :ron Kateri Tekakwitha*, Kahnawake, Centre Kateri, 1992, p.160

<sup>174</sup> Claude Chauchetière, *La vie de la B. Catherine Tégakouita dite à présent La Sainte Sauvagesse*, 1695, Retranscrite par Diego Paoletti sur The life of Catherine Tekakwitha, 2012, en ligne, introduction disponible sur : <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/life-of-the-good-catherine.php>>

<sup>175</sup> Pierre Cholenec, *La vie de Catherine Tégakouita. Première Vierge Iroquoise*, 1696, Retranscrite par Diego Paoletti sur The life of Catherine Tekakwitha, 2012, en ligne, chap XVII disponible sur <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/first-iroquois-virgin.php?p=17>>

En 1681, les évêques François Montmorency de Laval, et Jean Baptiste de Saint-Vallier, ainsi que trois ecclésiastiques, reconnaissent le pouvoir de guérison de la jeune Iroquoise<sup>176</sup>. Le culte de thaumaturgie de Kateri est mis en place, et s'épanouit d'abord localement :

« Toutes ces guérisons miraculeuses avaient rendu le nom de Catherine célèbre. Les gens commençaient à faire dire des messes et à faire des neuvaines en son honneur. On voit maintenant beaucoup de personnes aller prier à son tombeau. Les guérisons sont venues en grand nombre, si bien qu'on cessa de les marquer. En vérité, à chaque mois et à chaque semaine de cette année-là de grands miracles avaient eu lieu à la mission et dans les habitations françaises.

Cependant, c'était connu que pendant plusieurs années Catherine s'est limitée à la campagne et aux pauvres. Elle voulait en premier lieu satisfaire le Sault, où son corps était enterré.»<sup>177</sup>

Avant la mise en forme de son hagiographie, Claude Chauchetière entreprend une rédaction plus complète de la vie de Kateri, semblerait-il à la demande des fidèles : « les guérisons qui sont survenues après avoir invoqué le nom de Catherine Tekakwitha et le désir des Français de connaître sa vertu donnèrent lieu à un récit plus long et plus clair de ce que Catherine Tekakwitha avait fait. »<sup>178</sup>

Chauchetière précise « les Français », ce ne sont donc pas les Iroquois chrétiens les demandeurs, ce n'est pas pour eux que l'hagiographie de Kateri sera rédigée cinq ans plus tard. Les véritables cibles sont en réalité les citoyens français de la Nouvelle France. A priori, les Iroquois de la mission n'écrivent et ne lisent pas. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que dans tous les miracles de guérisons décrits par les pères jésuites, très peu concernent les amérindiens.

En réalité, les Iroquois chrétiens ne demandent pas de guérisons à Kateri.<sup>179</sup>

Pour les Iroquois, un mort ne peut communiquer avec les vivants : « Les âmes demeurent près du lieu de la mort pendant quelques jours seulement, puis elles se hâtent vers « le pays des ancêtres », pour ne plus jamais se manifester. On ne

---

<sup>176</sup> Claude Chauchetière, Op.cit .

<sup>177</sup> Pierre Choleneq Op.cit, chap XVIII disponible sur <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/first-iroquois-virgin.php?p=18>>

<sup>178</sup> Claude Chauchetière, *La vie de la B. Catherine Tégakouita dite à présent La Sainte Sauvagesse*, 1695, Retranscrite par Diego Paoletti sur *The life of Catherine Tekakwitha*, 2012, en ligne, introduction disponible sur : <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/life-of-the-good-catherine.php>>

<sup>179</sup> Allan Greer, *Catherine Tekakwitha et les jésuites : La rencontre de deux mondes*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2007, p.236

prononce plus jamais leur nom jusqu'à ce qu'on ressuscite celui-ci et qu'on l'attribue, en même temps que la personnalité publique de l'individu, à quelqu'un d'autre. »<sup>180</sup> La différence de culture entre Européens et Amérindiens se manifeste également autour de la mort, et du culte de Kateri. Même si la mémoire de leur sœur iroquoise est vénérée, les Iroquois convertis ne peuvent lui demander des faveurs.

La « rédaction plus complète de la vie de Kateri » que Chauchetière a réalisée pour les Français, est un récit écrit cette fois sous la forme d'un petit livre.

Celui-ci est sensé accompagner une grande peinture que Chauchetière a peinte, un portrait à l'huile de Kateri, exposé dans l'église de la mission. Il rédige également un petit recueil qu'il fait parvenir à La Prairie de la Madeleine où il est également curé à cette époque. Ces petits récits sont en quelque sorte des livres de piété.

Cette forme de livre « est mis à contribution bien avant qu'un personnage ne soit béatifié ou canonisé. Il est une des armes utilisées pour faire connaître une dévotion ou diffuser les premiers miracles »<sup>181</sup> Du Sault, à la Prairie, jusqu'à Lachine, le culte de Kateri s'étend, et bientôt gagne Montréal.<sup>182</sup>

Des pèlerinages s'effectuent régulièrement sur sa tombe. En 1684, le corps de Kateri est finalement déplacé à l'intérieur de la chapelle comme le souhaitait initialement le père Chauchetière : « Ils l'ont portée dans la nouvelle chapelle du Sault qu'ils venaient juste de la bâtir. Ce transfert fut accompli pendant la nuit en présence des plus dévotes personnes et du Père Chauchetière qui était alors le supérieur de la mission. »<sup>183</sup> Plusieurs fois par la suite, les reliques de Kateri sont déplacées, suivant les déménagements de la mission. D'abord en l'année 1689, puis en 1695.<sup>184</sup>

---

<sup>180</sup> Ibid., p.239

<sup>181</sup> Philippe Martin, *Une religion des livres : 1640-1850*, Paris, Editions du Cerf, 2003, p.218

<sup>182</sup> « Cette même année, la dévotion à Kateri allait se répandre sur l'île de Montréal grâce à René Cuillierier, premier marguillier de la paroisse des Saints-Anges à Lachine. », dans Henri Béchar, *Kaia'tano :ron Kateri Tekakwitha*, Kahnawake, Centre Kateri, 1992, p.170

<sup>183</sup> Pierre Cholenec, *La vie de Catherine Tégakouita. Première Vierge Iroquoise*, 1696, Re transcrite par Diego Paoletti sur *The life of Catherine Tekakwitha*, 2012, en ligne, chap XVIII disponible sur <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/first-iroquois-virgin.php?p=18>>

<sup>184</sup> Ibid.

Le père Cholenec, qui était parti à la mission de Lorette de 1683 à 1688, revient parmi les Iroquois en 1695<sup>185</sup>. Il est bien sûr au courant de la réputation de Kateri. Elle est à présent véritablement considérée comme une sainte, mais il manque un récit religieux officiel de sa vie afin de légitimer ce statut, une *Vita Sanctorum* est indispensable. Claude Chauchetière rédige la première hagiographie, mais celle-ci attendra plusieurs années avant d'être divulguée.

Celle de Pierre Cholenec en revanche, sera imprimée et voyagera jusqu'à Paris ; son récit est considéré plus fiable, sans doute dû au rang plus élevé et au tempérament plus solide du père jésuite.

Il rédige la biographie sacrée de Kateri en 1696 : « Dieu n'a pas différé à honorer la mémoire de cette fille vertueuse par un nombre infini de guérisons miraculeuses qui sont arrivées après sa mort et qui se poursuivent encore tous les jours par son intercession. Il y a toujours des demandes pressantes à vouloir connaître sa vie. Ce qui m'a enfin obligé à faire ce dernier effort pour satisfaire le public là-dessus. »<sup>186</sup>

Ce sont les guérisons de personnages haut placés qui permettent au culte de Kateri de s'implanter hors de la Nouvelle-France.

L'élite parisienne est touchée grâce à la guérison de l'intendant Jean Bochart de Champigny. Sa femme écrit une lettre qui parvient à la mission, dans laquelle elle demande une neuvaine à Kateri. Durant la neuvaine, effectuée par « les Sœurs de Catherine », l'intendant est guéri. Dès lors, le couple distribue des portraits de Kateri en Nouvelle France et en envoie des copies à la cour de Louis XIV<sup>187</sup>.

Au 18<sup>e</sup> siècle, une version retravaillée de l'hagiographie de Cholenec est publiée dans le volume 12 des *Lettres édifiantes et curieuses*, en 1717. Une traduction espagnole sera réalisée sept ans plus tard, afin d'en faire profiter les missionnaires et leurs convertis de Nouvelle-Espagne à Mexico.

La mémoire de Kateri Tekakwitha est née dans la mission du Sault St Louis, en Nouvelle-France. Grace à l'initiative et à l'enthousiasme du père Claude

---

<sup>185</sup> Henri Bécharde : « Cholenec, Pierre » dans *Dictionary of Canadian Biography*, vol. 2, University of Toronto/Université Laval, 2003, consulté le 20 décembre 2013 disponible en ligne sur <[http://www.biographi.ca/en/bio/cholenec\\_pierre\\_2E.html](http://www.biographi.ca/en/bio/cholenec_pierre_2E.html)>

<sup>186</sup> Pierre Cholenec, Op.Cit, ibid.

<sup>187</sup> Ibid.

Chauchetière, le culte de guérison de la sainte iroquoise s'est répandu progressivement, passant de missions en paroisses, des campagnes aux villes, des paysans à l'élite, d'un continent à un autre.

François Xavier de Charlevoix, historien mandaté par Louis XIV, écrit vers 1721 « La Nouvelle France a eu ses apôtres et ses martyrs et a donné à l'église des Saints dans tous les états(...) mais Dieu qui en a tiré sa gloire pendant leur vie, par les grandes choses qu'Il a faites par eux ; par l'éclat que leur sainteté a jeté dans ce vaste continent ; par le courage qu'Il leur a inspiré, pour fonder avec des travaux immenses une nouvelle chrétienté au milieu de la plus affreuse barbarie, et pour la cimenter de leur sang, n'en a choisi aucun pour déployer sur leurs tombeaux toutes les richesses de sa puissance et de sa miséricorde ; et il a fait cet honneur à une jeune néophyte, presque inconnue à tout le pays pendant sa vie. Elle est depuis plus de soixante ans universellement regardée comme la Protectrice du Canada, et il n'a pas été possible de s'opposer à une espèce de culte, qu'on lui rend publiquement. »<sup>188</sup>

## 2. La notion d'identité

La mémoire est choisie pour délivrer un message aux contemporains, pour créer un point fédérateur, une cohésion. L'initiative de Claude Chauchetière quand il rédige la vie de Kateri Tekakwitha est claire, elle a pour but de convaincre les Européens du 17<sup>e</sup> siècle de la réussite des églises des missions. Claude Chauchetière veut obtenir par l'intermédiaire de la jeune Iroquoise la reconnaissance de la conversion des indigènes, en somme la preuve des bienfaits du travail des missionnaires :

« Une des raisons était de ne pas priver les missionnaires de la récompense que Dieu donnait à leurs travaux, en faisant paraître extraordinaire la vertu et le christianisme parmi les Indigènes qui ont été si souvent attaqués par des langues médisantes. C'est pourquoi j'ai entrepris quelques ouvrages particuliers comme celui de la « Narration annuelle de la fondation de la mission du Sault » qui est en

---

<sup>188</sup> Cité par Edouard Lecompte, *La bienheureuse Kateri Tekakwitha : le lis des missions iroquoises 1656-1680*, [Montréal] Outremont, éd. Leparex, 1927 rééd. 2002, p. 26-27

deux cahiers et qui concerne la persévérance des Indigènes qui ont donné leur vie pour la foi. »<sup>189</sup>

Les jésuites sur le terrain en Nouvelle-France sont convaincus de la conversion véritable de certains Amérindiens, et insistent auprès des Européens en les comparant : « non seulement il y a de vrais chrétiens parmi ces peuples sauvages, mais même qu'il y en a en plus grand nombre en proportion que dans notre Europe civilisée. »<sup>190</sup> Kateri Tekakwitha n'en est-elle pas la preuve ?

Symbole de la réussite des missionnaires jésuites, elle est aussi le symbole de l'identité collective de la communauté iroquoienne de la mission.

Même si tous les convertis ne s'engagent pas dans le culte de thaumaturgie, des groupes, comme « les sœurs de Catherine » honorent toujours la mémoire de Kateri et suivent son exemple.

Si la réalisation du personnage de Kateri Tekakwitha est réussie, ce n'est pas le cas de toutes les « expériences » tentées afin de parvenir à la conversion efficace des amérindiens. Il en est ainsi de l'Amérindien Montagnais Innu Pierre-Anthoine Pastedechouan (1608-1636), envoyé en France à l'âge de onze ans par des missionnaires catholiques pour être éduqué. Il revient en Nouvelle-France cinq ans après dans le but d'aider à la christianisation de son peuple. Mais l'Amérindien se perd entre ses deux identités religieuses, et l'expérience de Pastedechouan se révèle être un échec, tant du côté des Amérindiens que des missionnaires<sup>191</sup>.

La construction du personnage de Kateri Tekakwitha a débuté après sa mort, les missionnaires jésuites ont guidé la jeune Iroquoise, ont constaté ses vertus avant de travailler et d'approfondir son identité dans les hagiographies.

Au 18<sup>e</sup> siècle, alors que l'hagiographie de Pierre Cholenec est publiée dans *Les lettres édifiantes et curieuses* en 1717, les premiers philosophes des Lumières et

---

<sup>189</sup> Claude Chauchetière, *La vie de la B. Catherine Tégakouita dite à présent La Sainte Sauvagesse*, 1695, Re transcrite par Diego Paoletti sur The life of Catherine Tekakwitha, 2012, en ligne, introduction disponible sur : <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/life-of-the-good-catherine.php>>

<sup>190</sup> Citation du père Frémin dans une Relation de 1672-1673, dans Thwaites, *The Jesuit Relations and Allied Documents. Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France (1610-1791)*, disponible en ligne : <[http://puffin.creighton.edu/jesuit/relations/relations\\_63.html](http://puffin.creighton.edu/jesuit/relations/relations_63.html)>

<sup>191</sup> Emma Anderson, *La trahison de la foi, le parcours tragique d'un converti autochtone à l'époque coloniale*, Québec, Université de Laval, 2009, 336 p.

les hommes d'église en France « réexaminent les questions fondamentales concernant la nature humaine, les vérités de la religion et la diversité des cultures. »<sup>192</sup> Les Amérindiens sont pour eux les incarnations « de la simplicité, de la transparence et du courage stoïque. »<sup>193</sup>

A ce moment, le personnage de Tekakwitha commence à se faire connaître, et son identité est alors utilisée au profit de plusieurs causes.

En 1790, François-René de Chateaubriand écrit les *Natchez*<sup>194</sup> (qui sera publié en 1826), Kateri fait une apparition à la fin du roman, l'auteur la nomme « Patronne de la France sauvage ». L'identité de la jeune Iroquoise sert une cause nationaliste en étant la représentation de l'Amérique du Nord autochtone et l'esprit de la France gardienne.<sup>195</sup>

L'image de sainte sauvagesse et de perfection virginale de Kateri voyage en Nouvelle-Espagne, grâce à la traduction de l'hagiographie de Cholenec en espagnol en 1724.<sup>196</sup> L'œuvre porte le titre de *La Gracia Triunfante en la vida de Catharina Tegakovita, India Iroquesa*, et « se présente comme un pamphlet politique sous forme hagiographique ».<sup>197</sup> Les promoteurs d'un couvent en nouvelle Espagne se battent pour convaincre l'opinion coloniale de Mexico de la nécessité et surtout de la légitimité d'un tel projet. Ils doivent prouver que les Indiennes peuvent choisir de rester vierge dans un but religieux.

Les défenseurs jésuites du couvent recherchent alors un exemple dans la société catholique parmi les hagiographies écrites, mais il n'en existe alors aucune à ce moment sur les saintes de l'Amérique Hispanique. Ils se tournent vers la seule référence amérindienne reconnue : la vie de Kateri Tekakwitha.

Après la Nouvelle-France, la cour de Paris, la Nouvelle Espagne, Kateri Tekakwitha devient également connue aux États-Unis à partir du 19<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>192</sup> Allan Greer, *Catherine Tekakwitha et les jésuites : La rencontre de deux mondes*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2007, p.277

<sup>193</sup> Ibid., p.282

<sup>194</sup> François-René de Chateaubriand, *Les Natchez, suivis de la description du pays des Natchez*, Paris, Librairie de Firmin Didot Frères, 1853, 446 p.

<sup>195</sup> Allan Greer, Op.cit, p.284

<sup>196</sup> Preuve d'un réseau de publication international des jésuites

<sup>197</sup> Allan Greer, *Catherine Tekakwitha et les jésuites : La rencontre de deux mondes*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2007, p.281

Les catholiques américains la choisissent comme héroïne nationale<sup>198</sup> :

Kateri est, après tout, née en sol américain, à Auriesville (Ossernenon).

La légitimité de l'église américaine peut s'obtenir via l'appropriation de la mémoire de Kateri, en tant que sainte native des Amériques.

Pourtant, même si la mémoire de Kateri Tekakwitha est vénérée, son culte demeure officieux tant qu'elle n'a pas atteint le statut officiel de sainte.

Il existe à ce moment deux lieux de pèlerinage : Auriesville, et Kahnawake, anciennement mission du Sault St Louis.

Le seul moyen de faire accéder Kateri à la sainteté est une procédure de canonisation, et celle-ci s'amorce seulement à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, en 1884.

### 3. Le processus de canonisation

L'humanité a toujours eu besoin de héros, ces modèles, ces personnages exceptionnels retenus et emprisonnés dans la mémoire collective, prêts à réapparaître au profit d'une communauté en quête de symbole identitaire.

Le saint catholique s'apparente au héros : « Le héros accomplit une action positive, un sacrifice aux yeux de sa communauté(...) Non dénué d'ambiguïtés, il a toujours un statut paradoxal : il est un dieu pour les hommes mais un homme pour les dieux. Oscillant entre le religieux et le laïc, il participe de la condition humaine tout en la dépassant ; (...) il piétine aussi les frontières entre réalité et imaginaire. Il surgit du passé mais son projet est tourné vers le futur. Il doit renoncer à un bonheur immédiat pour un bénéfice à venir. »<sup>199</sup>

Tout comme le héros est un guide pour les civilisations, le saint est un modèle, un guide spirituel, mais il est aussi et surtout un moyen pour l'église d'enseigner :

« Il s'agit d'enseigner aux fidèles des pratiques et de lui donner des modèles à imiter(...) Le récit hagiographique devient souvent prétexte à présenter une dévotion à laquelle un saint était particulièrement attaché(...)

---

<sup>198</sup> Allan Greer, Op.cit., p.288

<sup>199</sup> Odile Faliu, Marc Turret (dir.), *Héros : d'Achille à Zidane*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 2007, introduction

Le saint est donc un modèle moral ou un exemple pieux, jamais un personnage fabuleux qui vit d'étonnantes aventures.»<sup>200</sup>

Le culte des saints remonte à l'antiquité, dans les débuts du christianisme, de ce fait, il est intrinsèquement lié aux martyrs. Ce sont tout d'abord des groupes restreints qui honorent le culte d'un saint, le peuple décide quelle personne sanctifier, avant l'approbation officielle de l'évêque<sup>201</sup>. Ce n'est qu'à partir du Moyen âge, en 1234 plus précisément, que le pape seul décide de la consécration d'un saint : « A partir du Xe siècle la papauté cherche à contrôler, par les procès de canonisation, la qualification des grands hommes médiévaux. »<sup>202</sup>

Les procès de canonisation ont lieu devant un tribunal, après avoir répondu aux normes juridiques de la congrégation des rites<sup>203</sup>. Ces normes se mettent en place en 1588 sous le Pape Sixte V, elles seront développées en 1634 (constitution d'Urbain VIII), puis en 1742.<sup>204</sup>

L'action de canoniser « signifie déclarer qu'une personne est digne, par l'exemplarité de sa vie qui participe à la sainteté de Dieu, de recevoir un culte public dans l'Église universelle.»<sup>205</sup> Pour une femme, l'exemplarité de sa vie, sa vertu, passent obligatoirement par sa chasteté. L'abstention charnelle doit être intentionnelle. Plus que le statut de vierge, l'état d'esprit signifie davantage sur le plan religieux. Une sainte doit avoir une force d'âme qui se traduit par le vœu de chasteté. Ainsi la vie du « serviteur de Dieu »<sup>206</sup> doit correspondre aux attentes de l'église, mais également sa mort. Si le saint n'est pas un martyr, alors il faut prouver l'existence de miracles apparus après son décès.

---

<sup>200</sup> Philippe Martin, *Une religion des livres : 1640-1850*, Paris, Editions du Cerf, 2003, p.226

<sup>201</sup> Pierre Delooz, « Pour une étude sociologique de la sainteté canonisée dans l'Eglise catholique », *Archives des sciences sociales des religions*, N. 13, 1962. P.19

<sup>202</sup> Odile Faliu, Marc Tourret (dir.), *Op.cit*, « *Le saint, le roi, le preux, héros merveilleux* », p.30

<sup>203</sup> Congrégation pour la cause des saints

<sup>204</sup> Bernadette Rigal-Cellard, « La Vierge est une Amérindienne: Kateri Tekakwitha, à l'extrême imitation de Jésus et de Marie », Dans *Missions extrêmes en Amérique du Nord: des Jésuites à Raël*, Bordeaux, Éditions Pleine Page, 2005, version numérique publiée par : *Les Classiques des sciences sociales*, p.19

<sup>205</sup> Silvia Recchi, « Comment devient-on un saint ? La procédure de canonisation », *Site de la Communauté missionnaire Redemptor hominis*, 15 avril 2011, Disponible en ligne sur : <[http://fr.missionerh.com/content/blogcategory/8/74/index.php?option=com\\_content&task=view&id=4390&Itemid=620](http://fr.missionerh.com/content/blogcategory/8/74/index.php?option=com_content&task=view&id=4390&Itemid=620)>

<sup>206</sup> Personne dont la cause de béatification a été engagée

Pour répondre à tous ces critères, il est évident que la plupart des saints, et des saintes, ont été l'objet d'une construction : « La réputation de sainteté est la représentation mentale collective de quelqu'un comme saint, soit à partir d'une connaissances de faits qui se sont *réellement* passés, soit à partir de faits *construits* au moins en partie, sinon tout à fait imaginaires. Mais en vérité, tous les saints, plus ou moins, font figure de saints construits en ce sens qu'étant nécessairement saints par suite d'une réputation faite par d'autres et du rôle que les autres attendent d'eux, ils se trouvent remodelés au niveau des représentations mentales collectives. »<sup>207</sup> C'est ce qui est arrivé à Kateri Tekakwitha. C'est la raison pour laquelle Pierre Cholenec s'est efforcé de mettre en valeur la virginité intentionnelle de la jeune Iroquoise, et que Claude Chauchetière a pris soin de créer son culte de thaumaturgie.

Les deux jésuites ont bel et bien posé les bases de la sainteté de Kateri, mais les canonisations sont rares au 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècle. L'introduction de la cause de Kateri, afin de la présenter au Vatican, débute le 6 décembre 1884, soit à la fin du 19<sup>e</sup> siècle seulement. Il s'agit de lettres de pétition résumant la vie de Kateri, rédigées aux Etats-Unis par les évêques « assemblés lors de leur troisième concile plénier à Baltimore, au nom du diocèse d'Albany »<sup>208</sup> (non loin d'Auriesville, lieu de naissance de Kateri) et adressées au pape Leon XIII. Par la suite, en 1885, 27 nations amérindiennes des États-Unis et du Canada envoient « chacune une lettre de pétition. »<sup>209</sup>

Ces lettres et ces textes seront inclus dans un dossier du Vatican pour la cause de Kateri appelé : Positio.

---

<sup>207</sup> Henri Desroche, « Sociologie de la sainteté canonisée », *Archives des sciences sociales des religions*, N. 30, juillet-décembre 1970, p. 109-110

<sup>208</sup> Bernadette Rigal-Cellard, « La Vierge est une Amérindienne: Kateri Tekakwitha, à l'extrême imitation de Jésus et de Marie », Dans *Missions extrêmes en Amérique du Nord: des Jésuites à Raël*, Bordeaux, Éditions Pleine Page, 2005, version numérique publiée par : *Les Classiques des sciences sociales*, p.17

<sup>209</sup> Ibid.

#### 4. Kateri à travers le temps, une première bibliographie

De 1680 à 1885, du 17<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup> siècle, de la mission du Sault St Louis en Nouvelle France, jusqu'au Vatican, la mémoire de Kateri Tekakwitha ne cesse de se transmettre et de se développer.

Afin de présenter sa cause en vue de sa canonisation, un premier rassemblement bibliographique s'effectue composant la *Positio*, grâce au père jésuite Félix Martin (1804-1886). Celui-ci arrive au Canada en 1842 et s'intéresse particulièrement à l'histoire religieuse de la Nouvelle-France.<sup>210</sup>

Il rassemble les biographies de Kateri écrites par les pères Chauchetière et Cholenec, ainsi que les lettres du prêtre sulpicien Rémy.

« Ce fut sur le fondement des informations ainsi recueillies par les spécialistes à la suite du père Félix Martin, que fut composée *ex officio* la *Positio* sur la vie et les vertus de Kateri Tekakwitha. »<sup>211</sup>

Il est intéressant de remarquer que les lieux de culte de Kateri Tekakwitha ont suivi ses déplacements, ainsi que ceux des manuscrits et des publications.

En 1680, Kateri Tekakwitha meurt à la mission du Sault en Nouvelle France, sur les bords du fleuve St Laurent ; Claude Chauchetière écrit sa première biographie, suivie quelques années plus tard par celle de Pierre Cholenec.

Du Sault St Louis à la Prairie, de Lachine à Montréal, de Paris à Mexico et New York, la circulation des *Relations des jésuites*, et de l'hagiographie de Cholenec a permis au culte de Kateri de se répandre et de s'implanter ailleurs qu'en Nouvelle France.

L'écriture a fait naître la mémoire de Kateri Tekakwitha, et l'a conduite à travers le temps, pour atteindre l'immortalité.

---

<sup>210</sup> George-Emile Giguère, « MARTIN, FÉLIX » dans *Dictionary of Canadian Biography*, vol. 11, University of Toronto/Université Laval, 2003, disponible en ligne sur <[http://www.biographi.ca/en/bio/martin\\_felix\\_11E.html](http://www.biographi.ca/en/bio/martin_felix_11E.html)>

<sup>211</sup> Bernadette Rigal-Cellard, Op.cit., p.19





# LES PUBLICATIONS, DU 17<sup>E</sup> AU 19<sup>E</sup> SIECLE AUTOUR DE KATERI TEKAKWITHA

---

## 1) LES ECRITS DU 17<sup>E</sup> SIECLE

### 1. Les relations des jésuites

Les pères Pierron, Frémin, de Lamberville, Chauchetière, Cholenec, Bruyas... autant de missionnaires, autant d'écrits nous sont parvenus. Si la mémoire d'une jeune Iroquoise nommée Kateri Tekakwitha est connue aujourd'hui, c'est grâce aux écrits de ces jésuites du 17<sup>e</sup> siècle.

Les règles de la Compagnie de Jésus indiquent que tout jésuite doit pouvoir rédiger des rapports de sa mission : « L'écriture est considérée comme un véritable apostolat. »<sup>212</sup> Le premier à avoir initié cette pratique est saint François-Xavier. A lui seul, il symbolise la tradition missionnaire, ces lettres décrivent son expérience mais surtout sa ferveur missionnaire lors de son périple de dix ans en Asie de l'Est. Ces lettres, imprimées, sont lues dans les collèges des jésuites. De là, provient la tradition des publications missionnaires.<sup>213</sup>

Les *Relations des jésuites* sont d'abord des lettres manuscrites, écrites par les missionnaires à leurs supérieurs provinciaux, en France. Elles arrivent des missions, de chaque partie du monde où ils sont établis.

Ainsi, « avant de devenir un volume, les textes sont diffusés sous forme de cahiers manuscrits. »<sup>214</sup> Concernant l'Amérique du Nord-est, les rapports « sont collationnés avant le départ des navires pour la France à l'automne de chaque année. »<sup>215</sup>

---

<sup>212</sup> Philippe Martin, *Une religion des livres : 1640-1850*, Paris, Editions du Cerf, 2003, p.99

<sup>213</sup> Allan Greer, *Catherine Tekakwitha et les jésuites : La rencontre de deux mondes*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2007, p.126

<sup>214</sup> Philippe Martin, *Op.cit.*, p.92

<sup>215</sup> Jean Sgard (dir.), *Dictionnaire des journaux 1600-1789*, édition électronique revue, corrigée et augmentée, Pierre Berthiaume, *Les Relations des jésuites*, disponible en ligne <<http://dictionnaire-journaux.gazettes18e.fr/journal/1187-les-relations-des-jesuites>>

Ils seront publiés à partir de 1632. Les publications s'étendent jusqu'en 1673, à raison d'un volume par an (au total, il y en eut 41) au format in-8°, sous le titre : « *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux Missions des Pères de la Compagnie de Jésus en la Nouvelle France, les années et Envoyée au R.P. Provincial de la Province de France.* »<sup>216</sup>

Le droit de publication est octroyé par le roi à l'imprimeur parisien Sébastien Cramoisy (1585-1669).<sup>217</sup> Il publie les Relations de 1632 à 1662, avec la collaboration de son fils Gabriel Cramoisy. Par la suite, son petit fils Sébastien Marbre-Cramoisy lui succède. Les éditions proviennent de la librairie célèbre « Les trois cigognes », d'où l'adresse de publication : « ruë S. Jacques, aux Cigognes », et les vignettes représentant deux cigognes bec à bec, « à l'exception des relations publiées en 1650, 1651, 1668, 1670, 1671, 1672 et 1673, qui sont illustrées de fleurons. »<sup>218</sup>

Voici un extrait de la permission de roi en faveur de Sébastien Cramoisy pour la Relation des jésuites de 1666-1667 :

« Par grace & privilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY Imprimeur, ordinaire du Roy, Directeur de l'imprimerie Royale du Louvre, et ancien eschevin de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre, et débiter un livre intitulé, *La Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Jesus, en Pais de la Nouvelle France, és années 1666 et 1667*. Et ce pendant le temps de vingt années. Avec defenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer ou faire imprimer ledit livre, sous pretexte de déguifement ou changement, aux peines portées par ledit privilege. Donné à Paris en janvier 1667.

Signé, par le Roy en son conseil. »

Les relations des jésuites cessent d'être publiées en 1673, de fait la dernière « permission » est datée du 9 janvier 1673.

Le 6 avril de cette même année, le pape Clément X publie le bref papal « *Credita Nobis Caelitus* », dans lequel il ordonne un contrôle étroit des écrits des missions étrangères, via l'obtention d'un imprimatur de la Congrégation de la propagation

---

<sup>216</sup> Jean Sgard (dir.), *Op.cit*

<sup>217</sup> F. Barbier, *Dictionnaire des imprimeurs, libraires et gens du livre à Paris, 1701-1789*. A-C. Genève : Droz, 2007

<sup>218</sup> Jean Sgard (dir.), *Op.cit*

de la foi. Mais cette juridiction n'est pas reconnue en France. Les jésuites doivent obéissance au pape, mais sont également soumis à la monarchie française « qui ne reconnaît pas l'autorité des congrégations cardinalices romaines »<sup>219</sup>, ils sont pris « entre deux feux ». Ainsi, même s'ils continuent d'écrire leurs rapports, les *Relations* publiées quant à elles, prennent fin.

Les rapports de missions des jésuites, ces relations, ont été le support matériel et le moyen technique pour les pères Chauchetière et Cholenec de faire connaître leur hagiographie, passant les frontières de la Nouvelle France.

## 2. Les premières hagiographies et la première image

L'hagiographie (*Vita Sanctorum*) est une biographie sacrée qui répond à des normes de rédaction afin de parvenir à un objectif : mettre en avant les vertus chrétiennes exceptionnelles et le caractère sacré d'un personnage.

En 1680, peu de temps après la mort de Kateri Tekakwitha, le père Claude Chauchetière prend l'initiative de faire des recherches sur celle qu'il voit déjà comme une sainte. Il répertorie des informations sur sa vie dans les *Relations des jésuites*, via les lettres de Jean de Lamberville, le père jésuite qui avait baptisé la vierge iroquoise. Il interroge et recueille les témoignages d'Anastasia Tegoñhatsiongo, la mère adoptive de Kateri à la mission chrétienne, ainsi que de Marie Thérèse Tegaiaguenta, son amie la plus intime. Il décrit également les premiers miracles attribués à Kateri après sa mort. Toutes ces notes sont inscrites dans un petit carnet.

Ce carnet, « un compte-rendu exact pour découvrir ce qui était de Dieu et ce qui ne l'était pas »<sup>220</sup>, est envoyé au Père supérieur de la Nouvelle-France à Québec, mais celui-ci n'est pas convaincu.

---

<sup>219</sup> Jean Sgard (dir.), *Dictionnaire des journaux 1600-1789*, édition électronique revue, corrigée et augmentée, Pierre Berthiaume, *Les Relations des jésuites*, disponible en ligne <<http://dictionnaire-journaux.gazettes18e.fr/journal/1187-les-relations-des-jesuites>>

<sup>220</sup> Claude Chauchetière, *La vie de la B. Catherine Tégakouita dite à présent La Sainte Sauvagesse*, 1695, Re transcrite par Diego Paoletti sur *The life of Catherine Tekakwitha*, 2012, en ligne, introduction disponible sur : <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/life-of-the-good-catherine.php>>

Claude Chauchetière persévère pourtant dans sa démarche.

En 1681, il réalise le premier grand portrait de Kateri, et il accompagne celui-ci d'un petit livre : « Pour faciliter l'explication de ce grand tableau, j'écrivis un petit livre qui présentait toutes les actions de Catherine Tekakwitha, qui sont peintes des guérisons des malades et les dévotions qui se sont faites sur son tombeau. »<sup>221</sup>



<sup>221</sup> Claude Chauchetière, Op.cit



« Catherine Tegakouiita, Iroquoise morte en odeur de sainteté dans le Canada », Peinture à l'huile de Claude Chauchetière, 1696

Chauchetière a sans doute réalisé plusieurs copies de ce tableau, avec un décor plus ou moins différent. Il mentionne lui-même, et le père Cholenec en témoigne, avoir dessiné plusieurs images pour le compte des fidèles<sup>222</sup>.

Ces images ont un pouvoir de guérison, et elles voyagent via le réseau des jésuites, de la France jusqu'aux Indes orientales.<sup>223</sup>

<sup>222</sup> Pierre Cholenec, *La vie de Catherine Tégakouita. Première Vierge Iroquoise*, 1696, Re transcrite par Diego Paoletti sur *The life of Catherine Tekakwitha*, 2012, en ligne, chap XVII disponible sur <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/first-iroquois-virgin.php?p=17>>

Tout comme le récit de sa vie, le portrait réalisé de Kateri est le reflet de la pensée française chrétienne du 17<sup>e</sup> siècle. Claude Chauchetière l'a représentée avec des traits européens. Que ce soit son visage, ou encore ses vêtements (une veste blanche parsemée de lys rouges), rien, hormis le teint de sa peau et ses mocassins, ne rappellent son identité amérindienne. Elle n'est pas assise à l'intérieur d'une maison longue, Kateri ressort au premier plan, on reconnaît derrière elle, l'église St François Xavier de la mission du Sault. Pour le tableau peint en 1696, l'arrière plan représente la rivière mohawk, avec un canoë rappelant le voyage de Kateri de son village de Gandaouagué jusqu'à la mission.

Claude Chauchetière explique qu'il s'est senti le devoir de peindre le portrait de Kateri : « Je mis donc la main à l'œuvre avec des peines incroyables, ayant parfois envie de tout quitter, mais ayant tout abandonné, il m'en venait des scrupules étranges qui m'empêchaient d'avoir l'esprit en paix. Je ne trouvais la paix qu'en obéissant à ce que Catherine Tekakwitha me demandait. »<sup>224</sup>

En réalité, il s'agit d'une marque d'humilité habituelle des « auteurs de piété », afin d'éviter le péché d'orgueil, Chauchetière se présente « comme un instrument pastoral au service de la collectivité chrétienne. »<sup>225</sup>

Parallèlement au petit livre rédigé sur la vie de Kateri, et la réalisation de son portrait, Chauchetière écrit une œuvre abondamment illustrée, afin de glorifier la conversion réussie des Amérindiens de la mission : *Narration annuelle de la mission du Sault depuis sa fondation jusques à l'an 1686*. Le manuscrit de 28 feuillets est actuellement conservé aux Archives départementales de la Gironde :

« Le texte remplit trente pages, les illustrations en occupent dix. Quatorze pages qui devaient recevoir des dessins sont restées blanches, avec seulement, en bas, le titre de la scène qui devait être représentée(...)

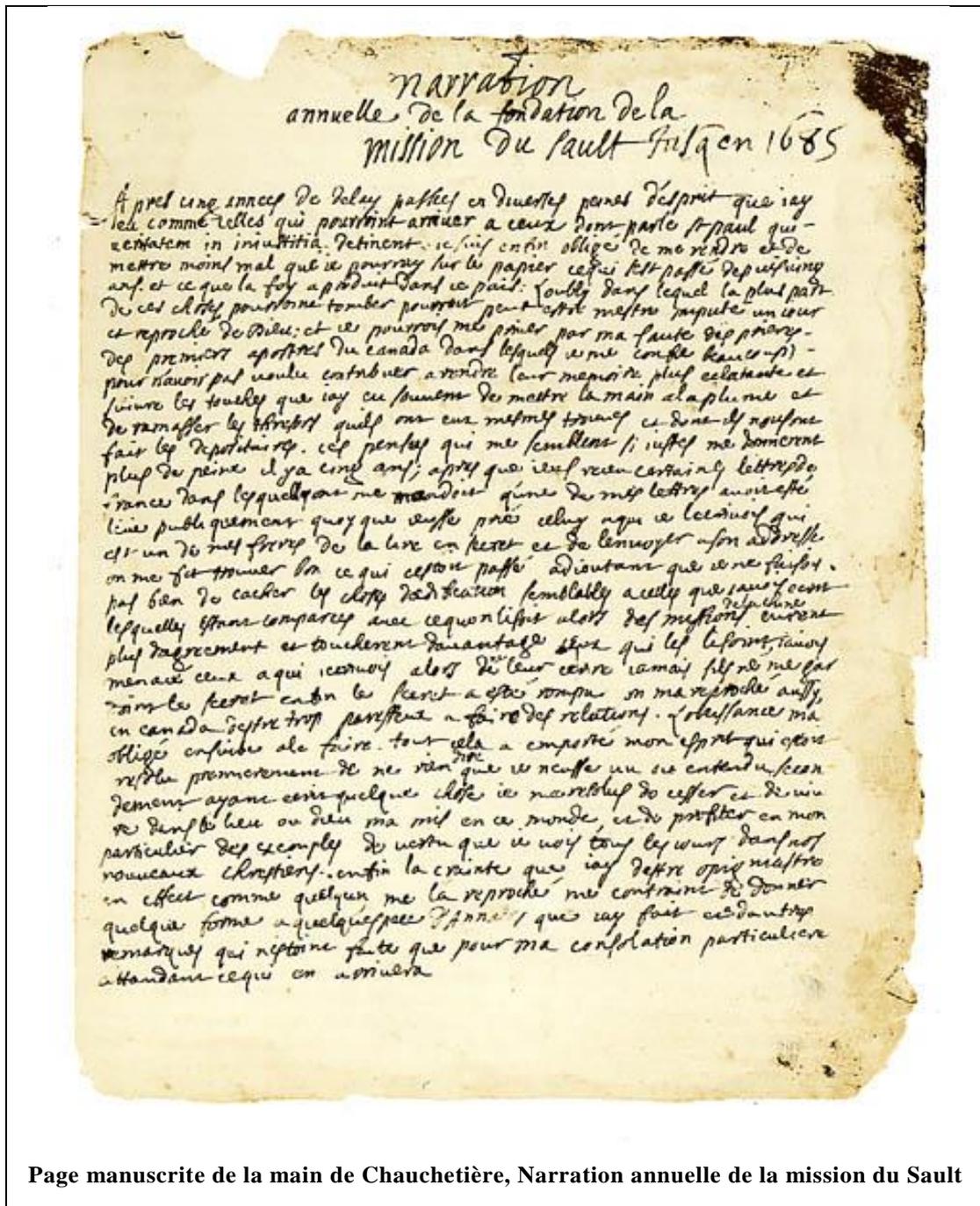
---

<sup>223</sup> Allan Greer, *Catherine Tekakwitha et les jésuites : La rencontre de deux mondes*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2007, p.276

<sup>224</sup> Claude Chauchetière, *La vie de la B. Catherine Tégakouita dite à présent La Sainte Sauvagesse*, 1695, Re transcrite par Diego Paoletti sur The life of Catherine Tekakwitha, 2012, en ligne, introduction disponible sur : <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/life-of-the-good-catherine.php>>

<sup>225</sup> Philippe Martin, *Une religion des livres : 1640-1850*, Paris, Editions du Cerf, 2003, p.90

Le texte s'arrête brutalement au début d'une phrase: "après qu'ils eurent...". Il est vraisemblable qu'un feuillet du manuscrit a été perdu, où s'achevait l'année 1685. »<sup>226</sup>

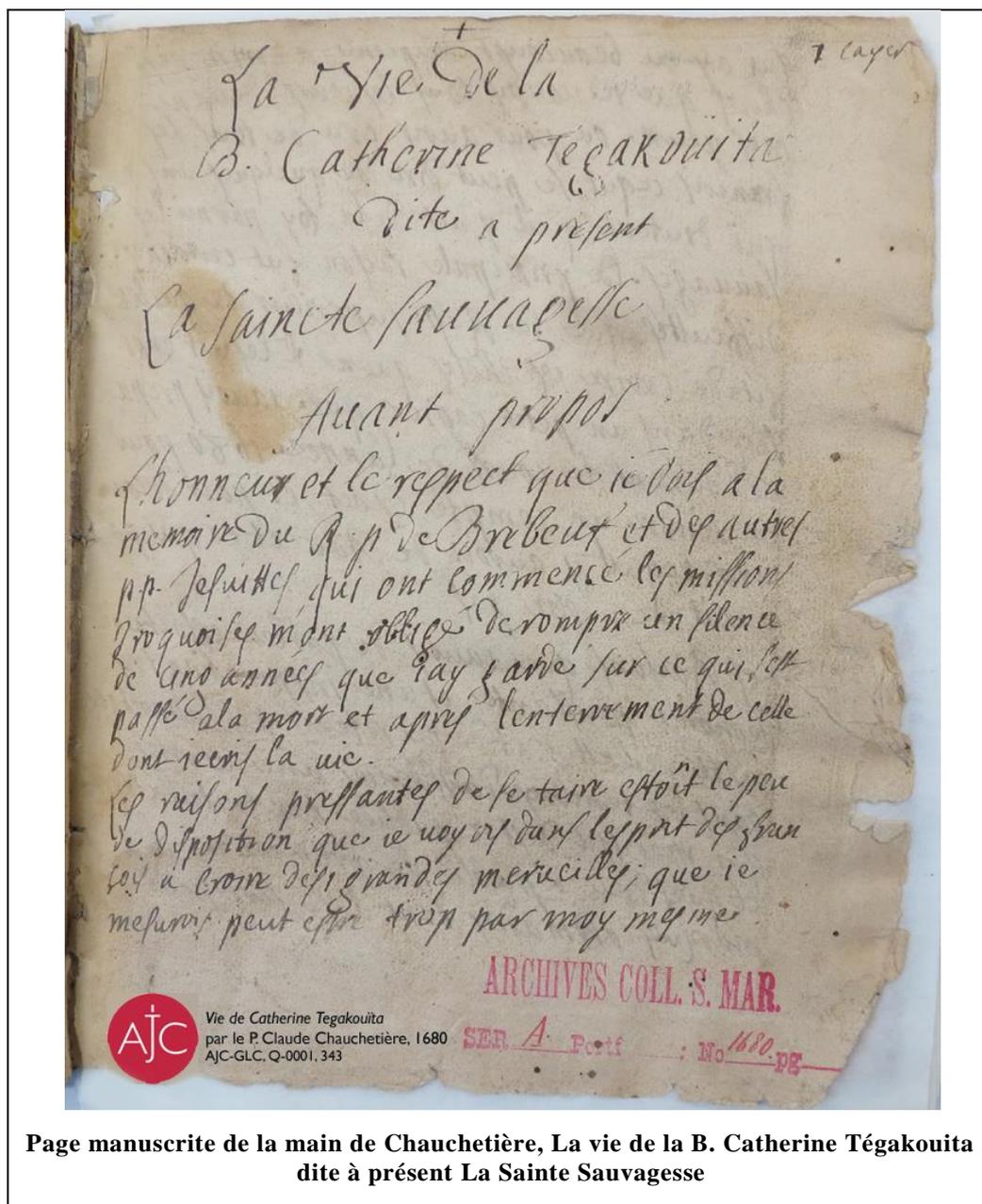


Page manuscrite de la main de Chauchetière, Narration annuelle de la mission du Sault

<sup>226</sup> Narration annuelle de la mission du Sault, Présentation, transcription et annotations par Hélène Avisseau, disponible en ligne : <<http://www.culture.gouv.fr/culture/nllefce/fr/sault/intro.htm>>

Claude Chauchetière retourne alors une nouvelle fois vers Kateri Tekakwitha, et il rédige sa biographie, plus complète et, semblerait-il à la demande des fidèles mais il se peut que ce ne soit qu'une marque d'humilité de sa part. Ce nouveau texte est la première ébauche de son hagiographie.

Finalement, la véritable Vita Sanctorum de Kateri Tekakwitha est achevée en 1685, sous la forme d'un manuscrit de 127 pages.



Mais Chauchetière tarde à vouloir divulguer le manuscrit de son hagiographie, et entre temps, le père Cholenec publie le sien.

En effet, en 1696, la biographie manuscrite de Cholenec est achevée. Elle sera publiée en 1717, dans *Les lettres édifiantes et curieuses*, car à la fin du 17<sup>e</sup> siècle, les *Relations des jésuites* ne sont plus publiées.

Cependant, le réseau de correspondance transatlantique des jésuites continue de faire circuler les manuscrits et leurs versions, dont ceux de Chauchetière et Cholenec, et permet à Kateri Tekakwitha de prendre son essor hors de la Nouvelle-France.

### 3. Une série de miracles

Un autre type d'écrits à la fin du 17<sup>e</sup> siècle permet de suivre la mémoire de Kateri Tekakwitha. Il s'agit d'un registre de miracles.

Ce registre est tenu par le curé de la paroisse de Lachine, il s'agit du prêtre sulpicien Pierre Rémy (1636-1726). Celui-ci arrive en Nouvelle France l'année de la mort de Kateri : « En 1680, le Père Pierre Rémy fut nommé pasteur à Lachine. Cependant, il doutait des guérisons rapportées obtenues par une fille Indigène. Mais après que le Pasteur lui-même ait obtenu certaines faveurs, il fit promouvoir une grande dévotion pour elle(...) Il devint le premier à la proclamer sainte partout. »<sup>227</sup> C'est effectivement après avoir été guéri de la surdité de son oreille que le père Remy commence à recommander ses paroissiens à Kateri Tekakwitha. « Au milieu des années 1690, on tient à Lachine un registre des « guérisons miraculeuses » obtenues pour les paroissiens(...) Il contient les noms, les dates, et les circonstances de 28 interventions. »<sup>228</sup>

Il existe également trois lettres du prêtre, adressées au père Cholenec : Des guérisons attribuées à Catherine Tekakwitha à la Paroisse Saints-Anges à Lachine, en date du 12, 24 et 30 mars 1696.<sup>229</sup>

---

<sup>227</sup> Pierre Cholenec, *La vie de Catherine Tégakouita. Première Vierge Iroquoise*, 1696, Re transcrite par Diego Paoletti sur *The life of Catherine Tekakwitha*, 2012, en ligne, chap XVIII disponible sur <<http://www.tekakwitha.info/fr/articles/first-iroquois-virgin.php?p=18>>

<sup>228</sup> Allan Greer, *Catherine Tekakwitha et les jésuites : La rencontre de deux mondes*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2007, p.228

<sup>229</sup> Pierre Rémy, *Lettres à Pierre Cholenec, Des miracles faits en sa paroisse par l'intercession de la B. Cath. Tegakwita, La Chine, Lettres du 12 mars, 24 mars et 30 mars 1696*, disponibles en ligne sur : <<http://www.tekakwitha.info/fr/index.php>>

Pierre Rémy y donne la liste de plusieurs miracles attribués à Kateri, dont il a eu connaissance. Il est intéressant de remarquer, par ailleurs, que la majorité des personnes ayant demandé de l'aide à la jeune Iroquoise sont des femmes : Marie Madeleine Fortin, Madeleine Bougerey, Madeleine Moisan, Angélique Colmé, Marie Beauvais, Catherine Angélique Montour... Selon Allan Greer, c'est une preuve « que les femmes se tournent vers une sainte locale, donc une femme comme elles »<sup>230</sup>, l'identité féminine de Kateri attirant leur dévotion.

## 2) LE 18<sup>E</sup> SIECLE

### 1. Les lettres édifiantes et curieuses

Dès 1673, la publication des *Relations des jésuites* prend fin, mais au début du 18<sup>e</sup> siècle, « les jésuites français entreprennent de ressusciter une publication annuelle sur les missions, d'envergure mondiale »<sup>231</sup>, il s'agit des *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus*.

Ces lettres sont semblables aux *Relations*, elles sont d'abord manuscrites, puisqu'il s'agit toujours de rapports et courriers des jésuites en mission, puis publiées sous forme de recueil à partir de l'année 1702, et jusqu'en 1776.

Le père Gobien obtient le privilège de publication le 13 août 1702 pour trois ans, et celui-ci par la suite est renouvelé.<sup>232</sup> Après la mort du fondateur, les pères du Halde, et Patouillet lui succèdent consécutivement.

Les recueils comprennent de 5 à 10 lettres, et sont publiés tous les ans au format in-12, « à Paris chez Nicolas Le Clerc, rue Saint-Jacques, proche Saint-Yves, à l'image Saint-Lambert. »<sup>233</sup>

---

<sup>230</sup> Allan Greer, *Catherine Tekakwitha et les jésuites : La rencontre de deux mondes*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2007, p.230

<sup>231</sup> Ibid., p.277

<sup>232</sup> Jean Sgard (dir.), *Dictionnaire des journaux 1600-1789*, édition électronique revue, corrigée et augmentée, Nadine Hamadene, *Les lettres édifiantes et curieuses*, disponible en ligne <<http://dictionnaire-journaux.gazettes18e.fr/journal/0814-lettres-edifiantes-et-curieuses>>

<sup>233</sup> Ibid.

L'hagiographie de Cholenec : *La vie de Catherine Tégakouita, Première Vierge Iroquoise*, est envoyée sous forme manuscrite au père jésuite Augustin Le Blanc, Procureur des Missions au Canada, le 17 août 1715.<sup>234</sup>

Cette lettre d'une vingtaine de pages est une version retravaillée de la vie de Kateri. Elle sera imprimée et publiée dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, volume 12, de l'année 1717.

## 2. La India Iroquesa

En 1724, en Nouvelle Espagne, l'hagiographie de Pierre Cholenec est publiée en espagnol. Ce nouveau changement de pays est une autre preuve de la mobilité des manuscrits dans le monde catholique.

Pour la première fois, le texte de Cholenec n'est pas inclus dans un recueil.

La publication espagnole de Joseph Bernado de Hogal, porte le titre de : *La gracia triunfante en la vida de Catharina Tegakovita, india iroquesa, y en las de otras, assi de su nacion, como de esta Nueva-España*.<sup>235</sup>

L'hagiographie traduite de Cholenec est suivie d'un pamphlet politique, en faveur d'un couvent pour Amérindiennes, écrit par Juan des Urtassum, également jésuite.

Hormis cette avancée sur un nouveau territoire, le 18<sup>e</sup> siècle est en fin de compte une période creuse au niveau des publications sur Kateri Tekakwitha.

La raison en est qu'à cette époque, la Nouvelle France est déchirée dans les guerres entre Anglais et Français :

« Les jésuites seront durement éprouvés par la guerre : de 31 prêtres qu'ils étaient au début de 1759, ils ne sont plus que 25 à la fin de 1760(...) Dans un jugement du 22 mars 1762, prenant pour prétexte que les jésuites ont concédé des terres aux

---

<sup>234</sup> Bernadette Rigal-Cellard, « La Vierge est une Amérindienne: Kateri Tekakwitha, à l'extrême imitation de Jésus et de Marie », Dans *Missions extrêmes en Amérique du Nord: des Jésuites à Raël*, Bordeaux, Éditions Pleine Page, 2005, version numérique publiée par : *Les Classiques des sciences sociales*, p.9

<sup>235</sup> *La gracia triunfante en la vida de Catharina Tegakovita, india iroquesa, y en las de otras, assi de su nacion, como de esta Nueva-España*, Université Complutense de Madrid, 1724, 246 p. Version numérisée disponible sur GoogleBooks

Français, le gouverneur Gage leur enlève la direction de la terre du Sault Saint Louis(...) [et] en remet l'administration aux Iroquois.»<sup>236</sup>

Comme la mémoire de Kateri Tekakwitha est essentiellement véhiculée par les jésuites<sup>237</sup> de Nouvelle-France, l'absence de sources dans ces circonstances est compréhensible. On peut cependant supposer que même en l'absence de publications, son culte de guérison a perduré.

### **3) LA TRANSMISSION DE LA MEMOIRE, LE 19<sup>E</sup> SIECLE DE KATERI**

#### **1. Les rééditions**

Le 19<sup>e</sup> siècle est une époque de renaissance : les textes anciens, fondateurs de la mémoire de Kateri Tekakwitha font leur retour. La vierge iroquoise, à travers le regard des jésuites, renaît de ses cendres.

Dans un but de revaloriser la publication historique, les *Relations des jésuites* font l'objet de plusieurs rééditions.

Le père jésuite Felix Martin, qui a mené des recherches en Nouvelle France dès 1842, se charge de publier à Paris en 1861 les *Relations* des années 1672 à 1679.

En 1858, l'imprimeur éditeur Augustin Côté, de la ville de Quebec réédite en 3 volumes les *Relations des jésuites* publiées à Paris (d'après les éditions de Sébastien Mabre-Cramoisy, et Gabriel Cramoisy) entre 1611 et 1672, sous la direction de l'abbé Louis-Édouard Bois.<sup>238</sup>

---

<sup>236</sup> Marcel Trudel, *Le régime militaire et la disparition de la Nouvelle-France, 1759-1764*, Vol. 10, Quebec, Les éditions Fides, 1999, p.367-68

<sup>237</sup> A cette époque, les jésuites rencontrent également des difficultés en France. Leur ordre est supprimé à compter du 6 aout 1762

<sup>238</sup> Patrica Fleming, *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada : de 1840 à 1918*, Vol.2, [Montréal], Presses de l'Université de Montréal, 2005, p.21-22

Le travail le plus complet est sans conteste la réédition des *Relations des Jésuites* dans leur totalité par Reuben Gold Thwaites, de 1896 à 1901, à Cleveland.

La collection comporte 73 volumes sous le titre : *Jesuit Relations and Allied Documents, the Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New-France, 1610-1791*.

En 1876, l'hagiographie bien connue de Pierre Cholenec : *La vie de Catherine Tégakouita, Première Vierge Iroquoise*, qui avait déjà fait l'objet d'une traduction espagnole en 1724, bénéficie désormais d'une traduction iroquoise par le père jésuite Joseph-Désiré Marcoux, à Montréal en 1876.<sup>239</sup>

Mais une œuvre majeure, jusqu'ici restée dans l'ombre, ne voyageant qu'à l'intérieur du réseau religieux, puis oubliée peu à peu, a enfin droit à une publication en 1887 : il s'agit de l'hagiographie de Claude Chauchetière, *La vie de la B. Catherine Tégakouita dite à présent La Sainte Sauvagesse*.

Deux cents ans après la mort de Kateri Tekakwitha et la première ébauche de son hagiographe, le récit fondateur de la mémoire de la jeune Iroquoise peut être révélé au monde : « Cette Vie est due au Père Claude Chauchetière, et existe encore dans son autographe même. Il a été donné aux Jésuites revenus en Canada en 1842, par les Religieuses de l'Hôtel-Dieu de Québec. Elles L'avoient reçu du R. P. Cazot, ancien Jésuite, mort à Québec en 1800.»<sup>240</sup>

L'hagiographie est imprimée à Albany « par les Fils de feu Joel Munsell, d'après le manuscrit autographe conservé au Collège Ste Marie, à Montréal, le 28 de Mars 1837 » et publiée à New York.

Ces rééditions témoignent d'un intérêt renouvelé, pour l'histoire de l'Amérique du Nord-est et pour la mémoire de Kateri Tekakwitha, qui ne cessera d'évoluer.

---

<sup>239</sup> Joseph-Désiré Marcoux, *Vie de Catherine Tekakwitha par P. Cholenec (traduction iroquoise)*, Tiohtiake Montréal, J. Chapleau et fils, 1876, 32p.

<sup>240</sup> Claude Chauchetière, *La vie de la B. Catherine Tégakouita dite à présent La Sainte Sauvagesse*, (1695), Manate [New York], 1887

## 2. Les nouvelles publications

Vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle, les publications autour de Kateri Tekakwitha prennent un nouveau souffle pour une nouvelle appropriation de son culte.

Le mouvement catholique américain visant à légitimer et implanter son église sur le sol des États-Unis, choisit Kateri, vierge Iroquoise née à Ossernenon (Auriesville) comme symbole identitaire. À la même période, le conseil de Baltimore introduit la cause de Kateri au Vatican en 1884, afin de parvenir à la première étape avant d'atteindre la canonisation : la béatification.

En somme, au 19<sup>e</sup> siècle, l'image du « sauvage sanguinaire », véhiculée durant tout le 17<sup>e</sup> siècle, tant à se dissiper. L'Amérique moderne et progressiste lance un regard empreint de nostalgie sur la représentation amérindienne : « Tout ce qui est « primitif » fascine, non parce qu'il nie la modernité mais parce qu'il permet de définir par contraste ce qui est progressiste et moderne tout en offrant un point de convergence aux rêves nostalgiques engendrés par les angoisses de la vie moderne. »<sup>241</sup>

C'est pour obtenir la reconnaissance de Kateri Tekakwitha qu'une américaine du nom d'Ellen Hardin Walworth publie une nouvelle biographie de Kateri, fort différente de celles qui avaient été réalisées jusque là.

Et pour cause, la biographie d'Ellen Walworth est avant tout un roman.

L'auteur a auparavant effectué des recherches poussées en compagnie de son oncle, le père Clarence Walworth. Ensemble ils se sont déplacés à Kahnawake où ils se sont entretenus entre autres avec le père jésuite Nicolas Victor Burtin.

C'est Ellen Walworth qui découvre le manuscrit de Chauchetière et permettra sa première publication en 1887.<sup>242</sup>

Le roman porte le titre *The Life and Time of Kateri Tekakwitha : the Lily of the Mohawks 1656-1680*. Il est publié en 1890 à New York.<sup>243</sup>

---

<sup>241</sup> Allan Greer, *Catherine Tekakwitha et les jésuites : La rencontre de deux mondes*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2007, p.290

<sup>242</sup> Ibid.

<sup>243</sup> Ellen Hardin Walworth, *The Life and Time of Kateri Tekakwitha : the Lily of the Mohawks 1656-1680*, Buffalo :NY, Peter Paul, 1890, 314 p.

Ellen Walworth y présente une Kateri Tekakwitha redevenue pleinement amérindienne, même si de manière plutôt caricaturale, prenant le contre-pied de Chauchetière et Cholenec. Kateri incarne une jeune fille amérindienne en quête de son identité et de son autonomie. L'histoire est résolument moderne et révolutionne le genre des biographies déjà parues de Kateri.

Le désir de mettre en valeur l'identité indienne de la jeune Iroquoise amène Ellen Walworth à introduire pour la première fois le nom « Kateri ». En effet, avant ce roman, toutes les publications portaient le titre de « Catherine ». D'où vient donc ce « Kateri » ? Selon l'auteur, il s'agit de la version mohawk du prénom « Catherine ». Plus vraisemblablement, il s'agit de la prononciation approximative mohawk du prénom « Catherine »<sup>244</sup> ; tout comme « Tekakwitha » est la prononciation approximative française du prénom mohawk de la jeune Iroquoise. Depuis la publication de ce roman, l'orthographe « Kateri Tekakwitha » se répand et devient l'unique, usité aujourd'hui encore quand on mentionne la vierge iroquoise.

Si l'objectif d'Ellen Walworth est atteint, il n'est cependant pas au goût de tous. Devenue célèbre aux États-Unis, l'église du Canada français tend à se réapproprier la vierge iroquoise.

Le père jésuite Nicolas Victor Burtin, qui avait aidé Ellen Walworth dans ses recherches, ne semble pas apprécier le roman humanisant de l'auteur. En général « les traditionalistes catholiques [sont] absolument opposés à toute velléité de faire descendre une sainte des nuages, même une sainte non canonisée. »<sup>245</sup>

C'est la raison pour laquelle il publie en 1894 une nouvelle vie de Kateri Tekakwitha, intitulée : *Vie de Catherine Tekakwitha : vierge iroquoise, décédée en odeur de sainteté à l'ancien village du Sault Saint-Louis le 17 avril 1680*<sup>246</sup>.

---

<sup>244</sup> L'auteur Mohawk, Darren Bonaparte, d'*Ahkwasahsne, écrit sa prononciation « Guh Deh Ree Dehgah Gwee Tah », dans A Lily Among Thorns : The Mohawk Repatriation of Kateri Tekakwitha, Akwasasne, The Wampum Chronicles, 2009, p. 283*

<sup>245</sup> Allan Greer, *Catherine Tekakwitha et les jésuites : La rencontre de deux mondes*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2007, p.293

La biographie du père Burtin est semblable à une hagiographie classique. C'est un texte religieux savant, au plus près des sources jésuites. Comme les missionnaires du 17<sup>e</sup> siècle, il met en valeur la vertu et la chasteté de Kateri, ainsi que son pouvoir de guérison.

Il écrit « Notre dessein, en publiant ces détails édifiants, est de ranimer la confiance des fidèles envers celle qu'on a appelée jadis *la Thaumaturge du Canada, la Geneviève de la Nouvelle France*. »<sup>247</sup>

Cependant, le roman d'Ellen Walworth semble séduire davantage et amorce une vague de publications prolifique sur la vierge iroquoise, en cours encore aujourd'hui.



**Tombe de Kateri Tekakwitha dans l'église St François Xavier à Kahnawake**

<sup>246</sup> Nicolas Victor Burtin, *Vie de Catherine Tekakwitha : vierge iroquoise, décédée en odeur de sainteté à l'ancien village du Sault Saint Louis le 17 avril 1680*, Quebec, L. Brousseau, 1894, 93 p.

<sup>247</sup> Nicolas Victor Burtin, op.cit, p.9





## CONCLUSION

---

Quant on lit la première fois le récit de la vie de Kateri Tekakwitha, on ne peut empêcher un sentiment de compassion et d'attachement envers la jeune Iroquoise. Jeune fille mohawk, à la confluence d'une zone de conflit symptomatique de l'époque du 17<sup>e</sup> siècle, son identité est pétrie des croyances et des traumatismes de sa propre nation, et des projections spirituelles et raciales des missionnaires jésuites français.

Très vite, on ne peut que s'apercevoir que la véritable Kateri Tekakwitha nous est inconnue. La connaissance que nous avons de sa vie, de ses sentiments et motivations, provient de sources trop restreintes et exclusives. Ces sources sont le produit des recherches et des témoignages recueillis par deux missionnaires jésuites : Claude Chauchetière et Pierre Cholenec.

Claude Chauchetière est un mystique, un homme d'église aux accents désespérés qui entrevoit sa renaissance et sa vocation religieuse ranimée à la mort de la jeune Iroquoise. Persuadé alors d'avoir assisté à la mort d'une sainte, il prend l'initiative de construire son culte.

Bientôt, le Pierre Cholenec, père profès, supérieur hiérarchique de la mission chrétienne et confesseur de Kateri Tekakwitha, se laisse convaincre tant la réputation de la sainte non canonisée s'est répandue en Nouvelle France.

Cholenec écrit son hagiographie, basant son travail sur celui de Chauchetière et le complétant.

Et l'on espère encore qu'une infime once de vérité se cache sous les formules et les déformations hagiographiques.

Kateri Tekakwitha est-elle une sainte « entièrement construite » ?

Comment le père Chauchetière aurait-il pu être convaincu de la sainteté de la jeune Iroquoise sans un socle de réalité, solide et sincère, au départ ?

Pourtant, la véritable Kateri demeurera un mystère, car la vraie question qui émerge, une fois qu'on a pris connaissance des enjeux autour de son culte, est :

Pour qui Kateri compte ?

Au 17<sup>e</sup> siècle, les missionnaires jésuites l'ont choisie et fabriquée, remoulée pour en faire une véritable sainte aux yeux du monde.

Durant les siècles suivants, l'identité recomposée de Kateri Tekakwitha a attiré bon nombre de communautés, avec des objectifs et des perspectives différents,

Des Français, des Espagnols, et des Américains...

Pourtant, une voix peine toujours à se faire entendre : celle des Amérindiens.

L'objectif de faire de Kateri Tekakwitha une sainte a amené les missionnaires jésuites à rechercher l'acceptation des Européens catholiques, mais, inévitablement, cela a provoqué l'éloignement de la propre culture iroquoise de Kateri. À la fin du 19<sup>e</sup> siècle s'amorce doucement le retour de son identité amérindienne : Kateri Tekakwitha, Iroquoise, Mohawk, fille des Kanien'keha :ka.

Les 20<sup>e</sup> et 21<sup>e</sup> siècle verront l'avènement de sa canonisation, entraînant dans son sillage de nombreuses publications ainsi que la réalisation de nouvelles images.

La mémoire de Kateri Tekakwitha est née en 1680, un 17 avril à 15h, à la mission du Sault St-Louis, et pendant deux siècles, elle n'a cessé de se construire, d'évoluer, de servir au profit de communauté en quête de symbole identitaire.

L'image de Kateri Tekakwitha évolue encore, les auteurs de son culte aussi.

Les valeurs qu'elle représente changent, s'adaptant au temps présent.

La mémoire est subjective, sélective, versatile et mouvante.

Ainsi, l'on peut se demander, par exemple :

Comment évoluera l'image de la sainte amérindienne au sein de ce 21<sup>e</sup> siècle qui se veut ultrareligieux aussi bien que laïque ?

Quelles communautés s'empareront de la mémoire de Kateri Tekakwitha, pour atteindre quels objectifs ?

La voix de Kateri ne peut se faire entendre, étant une mémoire instrumentalisée, surgissant au gré des besoins de l'humanité.

Alors pourrions-nous conclure, ainsi qu'André Malraux :

« Le tombeau des Héros est le cœur des Vivants »

André Malraux, discours du 31 mai 1964



# Sources

## I. Sources

CHAUCHETIERE, Claude, *La vie de la B. Catherine Tégakouita dite à présent La Sainte Sauvagesse*, (1695), Manate [New York], 1887

- Narration de la mission du Sault depuis sa fondation jusqu'en 1686, disponible en ligne sur : < [http://puffin.creighton.edu/jesuit/relations/relations\\_63.html](http://puffin.creighton.edu/jesuit/relations/relations_63.html) >

Présentation, transcription et annotations par Hélène Avisseau :  
<<http://www.culture.gouv.fr/culture/nllefce/fr/sault/intro.htm>>

CHOLENEC, Pierre, *La vie de Catherine Tégakouita. Première Vierge Iroquoise*, 1696, disponible en ligne sur : - The life of Catherine Tekakwitha <<http://www.tekakwitha.info/>>, 2012

- *La gracia triunfante en la vida de Catharina Tegakovita, india iroquesa, y en las de otras, assi de su nacion, como de esta Nueva-España*, Université Complutense de Madrid, 1724, 246 p. Version numérisée disponible sur GoogleBooks

Positio of the Historical section of the Sacred Congregation of Rites on the Introduction of the Cause for Beatification and Canonization and on the virtues of the Servant of God, Katharine Tekakwitha, the Lily of the Mohawk, New York, Fordham University Press, 1940

Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux missions des Peres de la Compagnie de Jesus, en la Nouvelle France, és années 1670. & 1671 d'après l'édition de Sébastien Mabre-Cramoisy publiée à Paris en 1672, 1858

Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux missions des Peres de la Compagnie de Jesus, en la Nouvelle France, és années 1676. & 1677, New-York, Weed, Parsons & Cie, Imprimé pour la première fois, selon copie du MS original restant à l'Université Laval, Quebec, 1854

Relations des Jésuites, de ce qui s'est passé de plus remarquable dans les missions des Peres de la Compagnie de Jésus, au Pais de la Nouvelle France és années 1655 & 1656, vol. 3, Quebec, Augustin Coté, envoyée par P.Louis Cellot d'après l'édition de Sébastien Cramoisy et Gabriel Cramoisy publiée à Paris en 1657, 1858

REMY, Pierre, Lettres à Pierre Cholenec, Des miracles faits en sa paroisse par l'intercession de la B. Cath. Tegakwita, La Chine, Lettres du 12 mars, 24 mars et 30 mars 1696, disponibles en ligne sur : <<http://www.tekakwitha.info/fr/index.php>>

THWAITES, R.G. *The Jesuit Relations and Allied Documents. Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France (1610-1791)*, 73 vol., Cleveland, The Burrows Bros Co, 1896-1901. Réimprimé en fac-similé en 36 vol., New York, Pageant Books, 1959. Et disponible en ligne :  
< [http://puffin.creighton.edu/jesuit/relations/relations\\_63.html](http://puffin.creighton.edu/jesuit/relations/relations_63.html) >



# ***Bibliographie***

## **Bibliographie**

### **I. Dictionnaires et ouvrages encyclopédiques**

BARBIER F., JURATIC S., MELLERIO A. *Dictionnaire des imprimeurs, libraires et gens du livre à Paris, 1701-1789. A-C*. Genève : Droz, 2007

BECHARD, Henri, S.J., « TEKAKWITHA, Kateri » dans *Dictionary of Canadian Biography*, vol. 1, University of Toronto/Université Laval, 2003, consulté le 22 décembre 2013, disponible en ligne sur <[http://www.biographi.ca/en/bio/tekakwitha\\_1E.html](http://www.biographi.ca/en/bio/tekakwitha_1E.html)>

- « CHOLENEC, PIERRE » dans *Dictionary of Canadian Biography*, vol. 2, University of Toronto/Université Laval, 2003, consulté le 20 décembre 2013 disponible en ligne sur <[http://www.biographi.ca/en/bio/cholenec\\_pierre\\_2E.html](http://www.biographi.ca/en/bio/cholenec_pierre_2E.html)>

CUOQ, André, *Lexique de la langue Iroquoise avec notes et appendices*, Montréal, J. Chapleau et fils, 1882

GIGUERE, George-Emile, « MARTIN, FÉLIX » dans *Dictionary of Canadian Biography*, vol. 11, University of Toronto/Université Laval, 2003, Consulté le 5 mars 2014, disponible en ligne sur <[http://www.biographi.ca/en/bio/martin\\_felix\\_11E.html](http://www.biographi.ca/en/bio/martin_felix_11E.html)>

GLAZIER, M., SHELLEY, T.J.,(dir.), *The Encyclopedia of American Catholic History*, Colledgeville Minnesota, The Liturgical Press, 1997

JAENEN, C. J., « LAMBERVILLE, JACQUES DE » dans *Dictionary of Canadian Biography*, vol. 2, University of Toronto/Université Laval, 2003, consulté le 10 novembre 2013, disponible en ligne sur <[http://www.biographi.ca/en/bio/lamberville\\_jacques\\_de\\_2E.html](http://www.biographi.ca/en/bio/lamberville_jacques_de_2E.html)>

SGARD Jean (dir.), *Dictionnaire des journaux 1600-1789*, édition électronique revue, corrigée et augmentée, disponible en ligne <<http://dictionnaire-journaux.gazettes18e.fr/>>

TREMAINE, M, *Bibliography of Canadiana in Prints 1751-1800*, Toronto, University Press of Toronto, 1952

## II. Histoire Amérindienne et de la Nouvelle France

ANDERSON, Emma, *La trahison de la foi, le parcours tragique d'un converti autochtone à l'époque coloniale*, Québec, Université de Laval, 2009, 336 p.

ANDERSON, Karen L., *Chain Her by One Foot : the Subjugation of Women in Seventeenth-century in New France*, New York, Routledge, 1991, 247 p.

BEAUVAIS, Jonnhy, *Kahnawake : Le Canada vu par les Mohawks et les aventures de Big John Canadian 1840-1919*, Kahnawake-Québec, Khanata Industries Reg'd, 1985, 264 p.

BECHARD, Henri, S.J., *The Original Caughnawaga Indians*, Montréal, International Publishers', 1976, 258 p.

BUCK R., MITCHELL M., MYERS M., *Traditional teachings*, Akwesasne, the Native North American Travelling College, 1984, 101 p.

CARROUE L., COLLET D., RUIZ C., *Les Amériques*, [s.l.], éditions Bréal, 2008, 302 p.

DELAGE, Denis, *Le pays renversé. Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est 1600-1664*, Montréal, éditions Boréal, 1990

DESLANDRES, D., « Séculiers, laïcs, Jésuites : épistémès et projets d'évangélisation et d'acculturation en Nouvelle France. Les premières tentatives, 1604-1613 », *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Italie et Méditerranée*, T. 101, N°2. 1989. pp. 751-788. Disponible en ligne : [http://web/revues/home/prescript/article/mefr\\_1123-9891\\_1989\\_num\\_101\\_2\\_4064](http://web/revues/home/prescript/article/mefr_1123-9891_1989_num_101_2_4064) Consulté le 15 mai 2014

DOUGLAS M. , George-Kanentiio, *Iroquois Culture and Commentary*, University of Michigan, Clear Light Publishers, 2000, 224 p.

GAGNON, François-Marc, *La Conversion par l'image. Un aspect de la mission des Jésuites auprès des Indiens du Canada au XVIIe siècle*, Montréal, Bellarmin, 1975, 141 p.

GANNENTAHA, *Première mission iroquoise (1653-1665)*, Montréal, Bellarmin, 1983, 95 p. (Cahiers d'histoire des Jésuites n°6)

LAHONTAN, *Mémoires de l'Amérique septentrionale*, édition préparée par Réal Ouellet, Montréal-Québec, Lux Editeur, 2013, 324 p.

LATAPIE, Didier, *Des terres sauvages à la réserve : une Amérique indienne*, [s.l.], OD. Editions, 2013, 445 p.

MAURIS Jacques (dir.), « Les langues autochtones du Québec », dossier n. 35, *conseil supérieur de la langue française*, disponible en ligne sur : [http://www.cslf.gouv.qc.ca/bibliotheque-virtuelle/publication-html/?tx\\_iggcplplus\\_pi4%5bfile%5d=publications/pub133/b133ch1.html#table](http://www.cslf.gouv.qc.ca/bibliotheque-virtuelle/publication-html/?tx_iggcplplus_pi4%5bfile%5d=publications/pub133/b133ch1.html#table)

MOORE, James T., *Indian and Jesuit : A Seventeenth-century Encounter*, [s.l.], Loyola University Press, 1982, 267 p.

PARKER, A.C, « The constitution of the Five Nations or The Iroquois Book of the Great Law », *New York State Museum bulletin 184*, Albany, University of New York, 1916, réimp. 1991, p.65

ROBINSON, D.D, « Saint George, The Serpent and the Seneca Indians », février 1994, issue no 71, disponible en ligne sur :  
<[http://crookedlakereview.com/articles/67\\_100/71feb1994/71robinson.html](http://crookedlakereview.com/articles/67_100/71feb1994/71robinson.html)>

RONDA, James, « We Are Well As We Are : an Indian critique of Seventeenth-Century Christian Missions.», *William and Mary Quaterly*, Third series, vol.4, n.1, Jan. 1977, p.66-82.

SHENANDOAH J., *Skywoman : Legends of the Iroquois*, Santa fe, Clear Light Publishers, 1998, 108 p.

STECKLEY, John, « The warrior and the Lineage : Jesuit Use of Iroquoian Images to Communicates Christianity », *Ethnohistory*, vol.39, n°4, 1992

TRUDEL, Marcel, *Le régime militaire et la disparition de la Nouvelle-France, 1759-1764*, Vol. 10, Québec, Les éditions Fides, 1999, 612 p.

VISSIERE, Isabelle et Jean Louis, eds. *Peaux-Rouges et Robes noires: Lettres édifiantes et curieuses des Jésuites français en Amérique au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris: La Différence, 1993.

### **III. Kateri Tekakwitha**

#### **1) Hagiographies**

BOUVIER, Guilberte C., *Kateri Tekakwitha : la plus belle fleur épanouie au bord du St-Laurent*, préf : S.Exc.Mgr Anastase Forget, Montréal, Messenger canadien, 1939, 150 p.

CIMICHELLA, André M., M.G.R., *La Bienheureuse Kateri Tekakwitha : Celle qui s'avance...1656-17 avril 1680*, Montréal, Les éditions Jésus-Marie et Notre Temps, 32 p. (collection Nos grandes figures 12)

LAVERGNE, Juliette, *La vie gracieuse de Catherine Tekakwitha*, Montréal-Paris, Fides, 1933 8<sup>e</sup> éd. 1960, 95 p.

LE COMPTE, Edouard,S.J., *La bienheureuse Kateri Tekakwitha : le lis des missions iroquoises 1656-1680*, [Montréal] Outremont, éd. Leparex, 1927 rééd. 2002, 32 p.

MARCOUX, Joseph-Désiré, S.J., *Vie de Catherine Tekakwitha par P. Cholenec (traduction iroquoise)*, Tiohtiake Montréal, J. Chapleau et fils, 1876, 32p.

PAOLETTI, Diego, *Catherine Tekakwitha*, [s.l.] USA, Word Alive Press, 2012, 189 p.

Et disponible en ligne sur : The life of Catherine Tekakwitha : <<http://www.tekakwitha.info/>>, 2012

THONE, Paul, *La vénérable Catherine : jeune vierge iroquoise, protectrice du Canada*, Genval, éd. Marie Médiatrice, Imprimatur : Me Chlimiae, P.Theeuws Vic. gen, 1963, 91 p.

## 2) Biographies

BECHARD, Henri S.J., *Kaia'tano :ron Kateri Tekakwitha*, Illustrateur : Andrée S. De Groot, Kahnawake, Centre Kateri, 1992, 218 p.

BOULIZON, Guy, *La croix chez les Indiens*, Montréal, éd. Beauchemin, 1958, 136 p

BUNSON, Matthew, BUNSON, Margaret, *Saint Kateri : Lily of the Mohawks*, [s.l.] USA, Our Sunday Visitor, 2012, 244 p.

BURTIN, Nicolas Victor, *Vie de Catherine Tekakwitha : vierge iroquoise, décédée en odeur de sainteté à l'ancien village du Sault Saint Louis le 17 avril 1680*, Quebec, L. Brousseau, 1894, 93 p.

BURTIN, R.P., *Bienheureuse Kateri Tekakwitha : vierge iroquoise*, Quebec St Jovite, éd. Magnificat, 1894 rev. Et augm. 1980, 111 p.

JODOIN, Rachel, *L'astre dans la nuit : Kateri Tekakwitha*, Montréal, Editions Paulines, 2<sup>e</sup> éd. 1981, 286 p. (Collection Des idées et des hommes 10)

- *Kateri Tekakwitha*, [Montréal] Outremont, Lidec, 1983, 61 p.

NEUBERGER, Anne E., *Sainte Kateri Tekakwitha*, Montréal, éd. Novalis, 2012, 107 p. (collection Petits carnets Montréal, Quebec)

THEORET, Pierre, *Kateri, 1656-1680 : Vierge iroquoise*, Lyon, Emmanuel Vitte, 1961, 155 p.

WALWORTH, Ellen Hardin, *The Life and Time of Kateri Tekakwitha : the Lily of the Mohawks 1656-1680*, Buffalo :NY, Peter Paul, 1890, 314 p.

### 3) Livres d'enfant, théâtre

BROWN, Evelyn M., *Kateri Tekakwitha : Mohawk Maid*, Illustrateur : Leonard Everett Fisher, New York, Farrar Straus and Cudahy, 1958, 190 p.

LASNIER, Rina, *Féerie Indienne : Kateri Tekakwitha*, St Jean de Quebec, Les éditions du Richelieu Ltée, Imprimatur : Anastase Forget, évêque de St Jean de Quebec, 1939, 71 p.

LOVASIK, Lawrence G. S.V.D, *Saint Kateri Tekakwitha : the Lily of the Mohawks*, New Jersey, Catholic Book Publishing, Imprimatur : Joseph T. O'Keefe, Vic. Gen., 1981 rééd. 2012, 32 p.

NEUBERGER, Anne E., *Bienheureuse Kateri Tekakwitha*, Illustrateur : Kevin Davidson, [s.l.], éd. Novalis, 2011, 32 p.

PAPONETTI, Giovanna, *Kateri : Native American Saint : The Life and Miracles of Kateri Tekakwitha*, illustrateur : Giovanna Paponetti, New-Mexico Santa Fe, Clear Light Publishers, 2010, 55 p.

RICHOMME, Agnès, *Kateri Tekakwitha : la petite Iroquoise*, Illustrateur : Bernard Baray, Paris, éd Fleurus, impr. 1983 cop. 1957, 48 p.

RUMILLY, R., *Kateri Tekakwitha : Le lys de la Mohawk, la fleur du Saint-Laurent*, Illustrateur : Paul Coze, Paris, Bouasse-Jeune et Cie, Imprimatur : V. Dupin Vic. gen., 1934, 38 p.

### 4) Etudes

BONAPARTE, Darren, *A Lily Among Thorns : The Mohawk Repatriation of Kateri Tekakwitha*, Akwesasne, The Wampum Chronicles, 2009, 295 p.

GREER, Allan, *Catherine Tekakwitha et les jésuites : La rencontre de deux mondes*, Montréal, Les éditions du Boréal, 2007, 360 p.

KOPPEDRAYER, K. I., « the Making of the first iroquois virgin : early jesuit biographies of the blessed Kateri Tekakwitha », *Ethnohistory*, no 40, 1993, p. 277-306

RIGAL-CELLARD, Bernadette, « La Vierge est une Amérindienne: Kateri Tekakwitha, à l'extrême imitation de Jésus et de Marie », Dans *Missions extrêmes en Amérique du Nord: des Jésuites à Raël*, Bordeaux, Éditions Pleine Page, 2005, p. 124-156, version numérique PDF publiée par : *Les Classiques des sciences sociales*

SHOEMAKER, Nancy, « Kateri Tekakwith's Tortuous Path to Sainthood », dans *Negotiators of Change : historical perspectives on Native American Women*, New York, Routledge, 1995, p. 49-71

VECSEY, Christopher, *The Path of Kateri's Kin*, Notre Dame Indiana, University of Notre Dame Press, 1997, 392 p

#### 5) Ephemera

BECHARD, Henri, S.J., *Neuvaine pour la canonisation de la bienheureuse Kateri Tekakwitha*, Illustrateur : Andrée S. De Groot, Kahnawake, Centre Kateri, Imprimatur : Gérard-Marie Coderre évêque, 1958 3<sup>e</sup> éd. 2003, 32 p.

- *La Bienheureuse Kateri Tekakwitha*, Illustrateur : Andrée S. De Groot, impr. Canada, juin 1978, 15 p. (extrait de *Kateri*, n° 65, été 1976)

*Kateri*, Kahnawake, Centre Kateri, n°128, printemps 1992, 23 p.

- n°247, été 2012, 23 p.

*Kateri* : numero spécial 150<sup>e</sup> Anniversaire de l'église Saint-Francois-Xavier à Kahnawake, Kahnawake, Centre Kateri, n°142, automne 1995, 31 p.

*Kateri Iakoia'tatokénhti* : spécial canonisation, Kahnawake, Centre Kateri, n°206, hiver 2012, 48 p.

- n°251, été 2013, 28 p.

Litany of Saint Catherine Tekakwitha (Litany of Kahnawake), Novena to Saint Catherine Tekakwitha, Chaplet of Saint Catherine Tekakwitha, imprimés à Kahnawake, Centre Kateri, [2012], 1p.

Mass List of St Francis-Xavier Mission/Shrine of Saint Kateri Tekakwitha, Kahnawake, Centre Kateri, 6 octobre 2013, 1 p.

MOLINARI, Paolo, S.J., *Sommaire du miracle qui a mené la canonisation de la Bienheureuse Kateri (Catherine) Tekakwitha*, [s.l.], [2012], 4 p.

TEWATOHNI'SAKTHA, *The heart of Kahnawake : A visual guide to Kahnawake's businesses and attractions*, Kahnawake, 2012-2013

#### **IV. La mémoire**

DELOOZ, Pierre, « Pour une étude sociologique de la sainteté canonisée dans l'Eglise catholique », *Archives des sciences sociales des religions*, N. 13, 1962. pp. 17-43

- *Sociologie et Canonisation*, Liège, Faculté de Droit, Martinus Nijhoff, 1969, 515 p.

DESROCHE, Henri, VAUCHEZ, André, Maitre Jacques. « Sociologie de la sainteté canonisée », *Archives des sciences sociales des religions*, N. 30, juillet-décembre 1970, pp. 109-115

FALIU, Odile, TOURRET, Marc, (dir.), *Héros : d'Achille à Zidane*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 2007, 239 p.

GOUDINEAU, Christian, *Le dossier Vercingetorix*, Arles, Actes Sud, Babel, 2009, 480 p.

HOLMES, Paula E., *Symbol Tales : Paths Towards the Creation of a Saint*, Thèse de doctorat, Université McMaster, University of Calgary, 2000, 364 p.

[Auteur non mentionné] « Inscrire la mémoire semi-nomade dans l'actualité sédentaire », *Archives de sciences sociales des religions*, 1/ 2008, n° 141, T. 101, N°2. 1989, disponible en ligne sur : <[www.cairn.info/revue-archives-de-sciences-sociales-des-religions-2008-1-page-9.htm](http://www.cairn.info/revue-archives-de-sciences-sociales-des-religions-2008-1-page-9.htm)>

KRUMEICH, Gerd, *Jeanne d'Arc à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1993, 348 p.

LAFLECHE, Guy, «Les Jésuites de la Nouvelle-France et le mythe de leurs martyrs», *Les Jésuites parmi les hommes aux XVIe et XVIIe siècles*. Dans *Actes du Colloque de Clermont-Ferrand*, avril 1985, Faculté des Lettres et Sciences humaines de Clermont-Ferrand II, nouvelle série, fasc. 25, 1987, p. 35-

- *Les saints martyrs canadiens : histoire du mythe*, Vol.1-5, Laval QC Canada, Editions du Singulier, 1988-1995

MARTIN, Philippe (dir.), «Jeanne d'Arc, les métamorphoses d'une héroïne », Nancy, éditions Place Stanislas, 2009, 180 p.

RECCHI, Silvia, « Comment devient-on un saint ? La procédure de canonisation », *Site de la Communauté missionnaire Redemptor hominis*, 15 avril 2011, consulté en février 2014, Disponible en ligne sur : <[http://fr.missionerh.com/content/blogcategory/8/74/index.php?option=com\\_content&task=view&id=4390&Itemid=620](http://fr.missionerh.com/content/blogcategory/8/74/index.php?option=com_content&task=view&id=4390&Itemid=620)>

WYSCHOGROD, Edith, *Saints and Postmodernism : Revisioning Moral Philosophy*, Chicago, University of Chicago Press, 1990, 326 p.

## V. Histoire du Livre

FLEMING, Patrica, LAMONDE, Yvan, *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada : de 1840 à 1918*, Vol.2, [Montréal], Presses de l'Université de Montréal, 2005, 690 p.

MARTIN, Philippe, *Une religion des livres : 1640-1850*, Paris, Editions du Cerf, 2003, 622 p.

## VI. Webographie

Archives des Jésuites au Canada,  
Disponible sur : <<http://archivesjesuites.ca/archives/>>

Bibliothèque et archives du Canada,

- Codex Canadensis, disponible en ligne :  
<<http://www.collectionscanada.gc.ca/codex/026014-1100-f.html>>
- Les relations des jésuites, disponible en ligne : <[http://epe.lac-bac.gc.ca/100/206/301/lac-bac/jesuit\\_relations-ef/jesuit-relations/h19-150-f.html](http://epe.lac-bac.gc.ca/100/206/301/lac-bac/jesuit_relations-ef/jesuit-relations/h19-150-f.html)>

First Voices, «ensemble d'outils et services en ligne conçus pour aider les peuples autochtones à archiver et enseigner leurs langues et à revitaliser leurs cultures. » : <<http://www.firstvoices.com/fr/home>> 2003-2009

Kateri Center, disponible sur : <[www.katericenter.com](http://www.katericenter.com)>

- page Youtube du Kateri Center, disponible sur - <[youtube.com/katericenter](http://youtube.com/katericenter)>

Lily of the Mohawks,  
Disponible sur : <[www.kateritekakwitha.net](http://www.kateritekakwitha.net)>, 2012-2014

National Kateri Tekakwitha Shrine, Fonda New York,  
Disponible sur : <<http://www.katerishrine.com/>>, 2003-2013

The Wampum Chronicles, site officiel des publications iroquoises,  
Disponible sur : <[www.wampumchronicles.com](http://www.wampumchronicles.com)>

## VII. Filmographie

Sur ses traces : l'histoire de Kateri Tekakwitha. Enregistrement vidéo.  
Fondation catholique Sel et Lumière média, 2012, 50 min, son, coul. DVD





## *Glossaire*

*Agniers ou agnieronnons* : terme français pour Mohawks, peuple qui habite le canton d'Agné (Iroquois).

*Akwesasne ou Ahkwesahsne* : signifie « là où la perdrix bat des ailes », désigne la réserve amérindienne mohawk qui s'étend sur la région de la Montérégie (Quebec), la province de l'Ontario et l'état de New York.

*Algonquin* : peuple amérindien, également famille linguistique. Nation ennemie des Iroquois et alliée des Français

*Codex Canadensis* : il s'agit d'un cahier de texte manuscrit avec des croquis (environ 180) de 79 pages. Louis Nicolas, prêtre missionnaire jésuite, en serait l'auteur présumé. Il aurait séjourné au Canada jusqu'en 1675.

*Fonda* : Second village où Kateri a vécu après l'abandon d'Ossernenon. Proche de New York, appelé en Mohawk Gandaouagué.

*Iroquois* : peuple amérindien constitué de cinq nations : Mohawks, Oneida, Onondaga, Cayuga et Seneca.

*Iroquoienne* : famille linguistique, elle comprend entre autres les langues iroquoises mohawk et huronne.

*Kahnawake* : signifie « aux rapides », désigne actuellement la réserve indienne en face des rapides de Lachine, anciennement site de La Prairie Ste Madeleine, ou Sault St Louis, plusieurs fois déplacé le long de la rivière. Il existe plusieurs orthographes usitées à travers le temps et selon les langues : pour les français Gandaouagué, pour les Anglais Caughnawaga, pour les Hollandais Canhuwage..etc

*Kahnawa'kero :non* : habitants de Kahnawake

*Kanien'keha :ka* : « les gens de la nation du silex » nom originel de la nation Mohawk

*Kateri* : prononciation mohawk retranscrite du prénom « Catherine ». Il fut apposé par écrit au nom de Tekakwitha par l'auteur Ellen Hardin Walworth au 19<sup>e</sup> siècle, afin de renforcer son identité amérindienne. A l'oral, la prononciation mohawk réelle serait en fait : Guh Deh Ree Dehgah Gwee Tah

*La Prairie de la Madeleine* : nom du premier site de la mission Chrétienne-iroquoise (Kahnawake) fondée en 1670

*Mohawk* : nation iroquoise, terme dérivé d'un mot algonquin signifiant : « mangeur de chair humaine»

*Montagnais ou Montagnetz* : Amérindiens de la nation algonquienne, alliés des Français

*Ossernenon* : village de naissance de Kateri Tekakwitha, situé le long de la rivière Mohawk, à l'origine proche d'Auriesville dans l'état de New York.

*Rotinonsiohni* : habitants de la « maison longue », c'est-à-dire les Iroquois, d'après le type d'habitat typiquement Iroquois (commun aux cinq nations)

*Saint François-Xavier* : Un des premiers missionnaires jésuites. Le premier qui écrivit des comptes-rendus de ses missions en Asie de l'est. Nom actuel de l'église de Kahnawake.

*Sault-Saint-Louis* : Second nom de la mission chrétienne « La prairie de la Madeleine » en 1676, avant de se déplacer une troisième fois et de prendre le nom de Kahnawake en 1686.

*Tekakwitha* : nom mohawk de Kateri, signifie « celle qui avance en hésitant », ou « en tâtonnant », fait référence à la vue basse de Kateri, la petite vérole l'avait laissée à demi aveugle. Le dictionnaire iroquois établi par Cuoq en 1882 traduit cependant son nom par « celle qui met tout en ordre »

*Tiohtiake* : Montréal en mohawk

*Wampum* : (en mohawk : oionwa) ceintures ou colliers des Iroquois, décorés de perles de coquillage (appelés par les Français d'alors « porcelaine »). Ils étaient offerts ou échangés en tant que traité.

## *Table des illustrations*

**Page 26 :** Page 22 du *Codex Canadensis* par Louis Nicolas, torture.  
Disponible sur Bibliothèque et Archives Canada, en ligne :  
<<http://www.collectionscanada.gc.ca/codex/026014-1102-f.html>>  
© Domaine public. Fournie à titre gracieux par le Gilcrease Museum de Tulsa,  
Reproduction autorisée par le Musée.  
nlc-12158

**Page 62 :** « Kateri Tekakwitha », peinture à l'huile de Claude Chauchetière,  
exposée dans l'église St François Xavier à Kahnawake  
Photo : Caroline Jurado décembre 2013

**Page 63 :** « Catherine Tegahkouiiita, Iroquoise morte en odeur de sainteté  
dans le Canada », Peinture à l'huile de Claude Chauchetière, 1696  
Disponible sur *The life of Catherine Tekakwitha* par Diego Paoletti, en ligne :  
<<http://tekakwitha.info/articles/portrait-of-catherine.php>>

**Page 65 :** Page manuscrite de la main de Chauchetière : *Narration annuelle  
de la mission du Sault*  
Disponible sur La Nouvelle France, Ressources françaises, en ligne :  
<<http://www.culture.gouv.fr/culture/nllefce/fr/sault/indexsa.htm>>  
© Archives départementales de la Gironde.

**Page 66 :** Page manuscrite de la main de Chauchetière : *La vie de la B.  
Catherine Tégakouita dite à présent La Sainte Sauvagesse*  
Disponible sur Archives des jésuites au Canada en ligne :  
<<http://archivesjesuites.ca/fr/kateri-tekakouitha-1656-1680/>>

**Page 74 :** Tombe de Kateri Tekakwitha  
à l'intérieur de l'église St François Xavier à Kahnawake  
Photo : Caroline Jurado décembre 2013















